L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE
Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**

Marc HAVEN



Dr Emmanuel Lalande
1868-1926



Nouvelle Série (depuis 1953) — Trimestriel - **35 F**
N° 4 de 1990 — **Octobre-Novembre-Décembre 1990**

SOMMAIRE

Editorial de MARCUS (IV) (suite et fin) 145
Billet de la Rédaction 152
Lire, par Henry BAC 153
L'Aventure Humaine et l'Ordre Martiniste, par SITAEL 158
Biographie de Marc Haven (le Docteur E. Lalande) 163
Les douze règles pour le combat spirituel, par Marc HAVEN 167
Arnaud de Villeneuve de Marc Haven. Etude de PAPUS 170
Rencontres avec nos auteurs... Jean-Pierre BAYARD 175
Le Cercle, Symbole de l'Unité, par J.-P. BAYARD 178
Lettre d'une Sœur 182
Les Livres 183
Vagabondages... par FIDES 187
Bulletin d'abonnement 189
Les Libraires 190
Ordre Martiniste - Entre nous... « Les Journées Papus ", par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre 191
Les Vœux .... **P. III de couverture**

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT

- **Administrateur : Madame Jacqueline ENCAUSSE**
  6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT
- **Rédacteur en chef adjoint : MARCUS**
- **Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE**

Dépositaire général :
Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 8710 - Décembre 1990

EDITORIAL

NOUVELLES PAROLES DE MAITRE PHILIPPE (IV)

> *« Le niveau du savoir est déterminé par le niveau de l'être. »*
>
> (OUSPENSKY - Fragments d'un enseignement inconnu).

Les quelques propos de notre Maître que nous avons pu livrer ici, tant sur la spiritualité que sur la science et la médecine, nous ont permis d'apprécier et de bénéficier de la lucidité du voyant, de la conviction du savant et de l'intrépidité de l'Homme de Dieu qu'il fut parmi nous pendant sa dernière incarnation. Nous ne nous étonnerons pas aujourd'hui de la pugnacité de ses propos concernant les rapports humains. Quand il parle sévèrement des juifs, ce n'est pas pour les condamner mais pour nous inciter à les aider à se débarrasser de leur racisme sexuel et économique qui leur a valu déjà tant de souffrances et à les réintégrer dans leur propre tradition de peuple élu pour éclairer les autres, d'où est sorti Jésus, devenu Christ au baptême de Jean l'Araméen, glorifié par l'autre Jean, l'Evangéliste de l'Amour et de la Connaissance.

Nous retrouvons la même lucidité propre à éclairer notre religion dans ses propos sur la condition de certains prêtres des Eglises catholiques ou autres qui se sont illustrés dans la confusion du spirituel et du temporel et ont permis de déchirantes guerres de religion, antithèses vivantes de toute Religion Universelle, créatrices de systèmes fermés voués pour autant à la disparition par ignorance des Lois d'Amour et de Raison.

Ses paroles sont aussi courageuses dans ses allusions à la conduite à tenir envers autrui, entre époux, en famille comme envers la Patrie et la Nation. Elles nous incitent globalement à la pratique des Sept grandes Vertus : quatre cardinales : Sagesse (discernement), Force (courage), Tempérance (sérénité),

Prudence (justice) et trois théologales : Foi (du Père), Espérance (du Fils), Charité (du Saint Esprit). Cette pratique nous permet de triompher des sept péchés capitaux dont le germe habite toute incarnation humaine, respectivement : Luxure, Avarice, Envie, Gourmandise, et Orgueil, Paresse, Colère.

Ainsi sommes-nous invités à vivre en EVEILLÉ. Chacun doit se connaître, découvrir les courants positifs et négatifs qui l'habitent comme ils habitent toute notre Terre qui, par vocation divine, est pour l'Homme le vestibule du Royaume de Dieu.

MARCUS

CONDUITE ENVERS AUTRUI

Nul n'aime Dieu s'il n'aime son prochain. Si quelqu'un vient vous demander une paire de souliers, quelqu'apparence qu'il ait, donnez-lui aussi chapeau, veste et pantalon, car c'est peut-être Dieu lui-même. (Ravier)

Aider tout le monde mais ne pas se dépouiller de son pardessus ni de sa chemise ; on en a pas le droit. Prévenir les demandes de ceux qui n'osent pas demander, mais qu'ils travaillent. (Sédir, mardi 10 mai 1904)

Ne pas se défendre des calomnies... (Sédir)

Le mal n'existe pas par soi-même : ce que nous croyons mal, c'est le mal. De sorte qu'on ne peut pas dire qu'il y ait des êtres mauvais. Ne pas dire à un ami, ne fréquente pas un tel. En l'accusant nous nous chargeons de ses fautes, et il nous faudra revenir repasser par là. A cette époque, les êtres qui seront alors dans notre cerveau, ne seront plus du temps de ces fautes, et cette discordance nous fera souffrir. Il faut, dans le cas précité chercher à attirer notre ami loin de là. (Comte, 1er février 1904)

Que la main gauche ignore ce que fait la droite. (Lalande)

Ne jamais juger personne. (Lalande)

On ne doit fuir personne. (Chapas)

Ne faire souffrir personne. (Chapas)

Si on nous dit : « Il y a quelqu'un d'embusqué à tel endroit », passons-y, si c'est notre chemin, sans bravade. (Chapas, 25 septembre 1903)

Aider tout le monde, sans s'occuper si celui qu'on aide est ivrogne, voleur, etc... (Lalande)

Il faut garder un certain décorum dans la vie. (René P.)

L'amour de Dieu est en nous ; c'est pourquoi il faut aimer son prochain et on aimera Dieu du fond de son cœur. (Lalande)

Il faut vaincre l'antipathie. (Chapas)

Le devoir du contremaître est de garder l'ouvrier peu habile, de payer les pertes qu'il cause, ou d'intéresser le patron au sort du pauvre inhabile. (Lalande)

Si quelqu'un médit devant vous, répliquez-lui : « Vous direz cela quand cette personne sera là ». Alors les trois Anges Gardiens s'aident. (Sédir, Séance 1898)

Refuser les procès : ils nourrissent les pieuvres. (Chapas)

Un homme qui a donné son loyer ne sera pas saisi. (Chapas)

Nous ne pouvons être heureux tant qu'un de nos frères est malheureux. (Sédir, 28 avril 1903)

On aime d'abord charnellement ; puis on aime les gens comme des frères ; puis on a pitié de tout le monde, de l'humanité souffrante. Alors, on commence au bout de dix ou quinze incarnations à être sur la voie du Père. (Encausse)

Il ne faut pas se laisser dépouiller. (Sédir, mardi 16 août 1904)

Le maître doit être juste mais non pas faible avec ses serviteurs car il en a la charge. (René P., 1904)

Le parrain doit surveiller l'enfant, et remplacer les parents s'ils viennent à disparaître. (Sédir, l'Arbresle jeudi 18 mai 1905)

Quand on a promis quelque chose, il faut le faire. Dire, en faisant la promesse : si le Ciel le permet. Alors, si le Ciel ne veut pas que la chose se fasse, il surgit un événement ; mais sauf cela, je ne vois rien qui puisse empêcher de tenir une promesse. (R. S. Marie, octobre 1904)

Quand on a hérité d'un étranger, il faut tester en faveur d'un étranger. (Jacquot)

Qui ira vers mes pauvres si vous n'y allez pas. Vous êtes jeune, vous ne connaissez pas la vie ; allez ; et si vous succombez, le Christ se réincarnerait plutôt que de vous laisser perdre. (M. de Miomandre)

Si le mendiant emploie mal l'aumône, il est responsable du tort qu'il fait au vrai pauvre, et d'autre chose encore, qu'il ne peut payer. Mais le donateur est dégagé. (Chapas, 1906)

Il est du devoir du riche de donner aux pauvres, et de celui qui n'a rien de ne pas envier le riche, car l'un et l'autre manqueraient à la charité, et nul n'entrera dans le royaume de Dieu s'il n'a la charité. La foi et l'espérance ne sont rien sans la charité. (M. Auguste)

Il est nécessaire de fréquenter ce que l'on appelle la mauvaise compagnie (Applancourt). Aidez-la à devenir bonne. (Ravier)

Quand une société nous agace, ce sont nos vices qui s'en dégagent. (Chapas)

Efforcez-vous d'aimer tous ceux qui vous entourent. Souhaitez-leur du bien et ne désirez pour eux que félicité. Et leur joie que vous créez par ces pensées vous entourera et votre route, sans nuage sera douce. (Golfin)

La ligne de conduite hors de laquelle nous ne pouvons avoir la

vie : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te soit fait à toi-même. Si tu veux être dans la joie, cherche l'affliction. Si tu veux la paix, cherche la lutte, car tu n'entreras au Ciel si tu es victorieux en tout. La terre n'est pas seulement un lieu d'expiation, mais encore d'épuration. Si tu veux le repos, cherche le travail et plus tard le travail te sera du repos. (Note transmise par Ogier, 28 mars 1897)

L'oubli est une sorte de pardon. Pardonner à celui qui nous nuit, c'est semer en lui le germe qui un jour produira le remords et le retour au bien. (Lalande)

LES EPOUX

On ne se marie pas pour être heureux. Le Ciel n'envoie pas deux anges pour se marier. Quand on est au bout du chemin on n'a plus besoin de se marier à moins que l'on ne revienne. On a la femme qu'on mérite, on n'est libre de choisir qu'en apparence. Nous ne pouvons pas nous promettre de nous aimer toujours, nous ne pouvons pas le dire non plus, surtout les hommes, car les femmes ont plus de cœur. On est trompé si on le mérite ; on peut s'aimer toute la vie si on le mérite. (R. S., mardi 31 mai 1904)

L'homme est lié à sa promesse. Si un homme promet le mariage à une négresse pour l'avoir et si, ensuite, il ne l'épouse pas, il retombera chez les nègres la prochaine fois. (Haehl, avril 1903)

La femme a plus d'appréhension et de perspicacité. Elle a l'esprit plus aigu que l'homme ; elle souffre plus et est donc plus près du Père. (Chapas)

La femme est faite à l'image de la Vierge. (Ravier)

Le féminisme est faux. (Sédir)

Le mariage est une folie, mais je ne conseillerai à personne de ne pas le faire. Il devrait y avoir une loi pour forcer les gens à se marier. Dès qu'on a dit oui au fond du cœur, on est marié. Le devoir de l'homme est de se marier. (R. S. Marie, jeudi 6 octobre 1904)

Si l'homme savait ce que la femme est en rapport à lui, il ne pourrait pas la souffrir, et si la femme savait ce que l'homme est pour elle, elle le détesterait bien davantage. (M. Auguste)

La femme est un homme déchu, et certaines femmes, pas toutes, iront dans un endroit où il n'y a pas de sexe. (M. Auguste)

Nous sommes appelés à aller en un lieu où l'amour pur fraternel existe dans toute son étendue, mais où il n'y a plus de sexe. (M. Auguste)

Le mariage vaut aussi de l'autre côté. On reste ensemble tant que l'on a à s'aider, à se corriger mutuellement. (Chapas)

Si le Pape savait, il ferait marier de suite ses cardinaux et autres. (Ravier fils, 24 mars 1903)

LA FAMILLE

Il ne faut pas élever ses enfants au-dessus de sa condition. (R. S. Marie, mardi 31 mai 1904)

Quand une femme n'a pas d'enfants parce que cela la tuerait, qu'elle en adopte un, deux, quatre. Ce seront peut-être des enfants à elle semés chez une femme de sa famille. (Sédir, 26 avril 1903)

Un père ne doit pas défendre à ses enfants d'aller avec des inférieurs.

Les enfants deviennent de plus en plus précoces. (Jacquot)

Si vous faites le bien, vos ancêtres en profiteront. (Ravier)

Le célibat n'a pas sa raison d'être, il ne doit pas exister, parce qu'il faut mener ensemble une vie de souffrances pour l'avancement mutuel des deux sexes.

LA PATRIE

Il faut exercer la charité envers les lois, justes ou injustes (ou paraissant injustes) parce que nous les avons méritées. (Lalande)

Il faut obéir, quand même l'ordre est stupide. (à un militaire, séance 31 mars 1903, Ravier)

DEVOIRS ENVERS LA NATURE

Tout est vivant ; ne rien malmener. (Chapas, 1906)

Ne pas souffler la bougie ou la lampe, pour ne pas couper le travail des êtres vivants qui font la flamme. Le souffle de vie ne doit pas donner la mort. (Lalande)

Les parasites sont là pour nous apprendre à être propres. (Comte)

Exercez la charité envers la Nature (aliments, animaux), envers les hommes, envers les lois, justes ou paraissant injustes, parce que nous les avons méritées. (Encausse)

Ne pas maltraiter les animaux, car après la mort, tout ce qui est vivant de l'animal viendrait nous en faire le reproche. (Lalande)

Les parents qui laissent les enfants maltraiter les animaux, n'auront un jour plus de quoi élever un animal. De même que les enfants qui maltraitent les animaux. (Lalande)

Ceux qui se croient les enfants de Dieu n'ont rien à craindre des animaux, car les fauves du désert passeraient à côté d'eux sans les toucher. (M. Auguste)

Il faut beaucoup parler aux animaux ; ils comprennent tout ; il faut seulement leur dire : « S'il vous plaît » quand on leur commande. (Chapas). Episode de Chapas faisant donner la patte à un canard. (1912)

Ne pas sulfater la vigne. (Golfin)

Si vous avez un champ petit, vous procurant juste de quoi vivre et si les rongeurs le dévastent, vous pouvez le défendre. Les oiseaux ne font jamais de dégâts, ou font autant de bien d'un côté que de dégâts de l'autre. Si vous avez une grande propriété ouverte, jamais les bêtes ne vous feront du tort, ou si elles vous en font un peu, la Nature vous donnera le double pour les avoir laissées faire. Si dans la même propriété, close de murs, où vous avez mis des lapins, ils pullulent, cela c'est votre faute c'est vous qui l'avez voulu, et vous avez à en supporter les conséquences. En tout cas défense de tuer. (Sédir, 1903)

Le tabac est fait pour être fumé. (Comte)

Il faut fumer parce que l'on doit tout connaître. (Sédir, 1897)

Cela repose l'esprit. (Hausser)

Les chemins tracés par la nature sont nombreux et variés, ils doivent être tous suivis par des êtres différents ; les rôles ingrats comme les beaux ; ne jugez donc personne.

LA RELIGION ET LES EGLISES

Le pape n'a pas un pouvoir spécial, sa consécration ne lui donne rien. Mais il a cette puissance de prier avec un grand nombre d'hommes parmi lesquels certains sont aptes à être exaucés. (Lalande)

La plupart des prêtres sont des diables incarnés qu'on met là pour qu'ils ne se marient pas et n'aient pas d'enfant. (Lalande)

Quant aux pratiques religieuses, il faut faire tout ou rien ; mieux vaut rien que d'observer à moitié. (Madame Encausse)

Les sacrements sont des portes. (Encausse)

Depuis plusieurs siècles, des prêtres n'auraient plus la capacité d'en transmettre la vertu. (Jacquot)

Il n'y a aucune étude, aucun travail interdit. Mais il faut tout connaître et faire travailler son cerveau. (2 octobre 1903)

Le Ciel n'exige pas la foi. Il cherche même à nous l'enlever ; sans cela ce serait trop facile. Et le jour où nous l'aurons conquise il y aura encore des périodes de doute pour la retremper.

Aucune religion ne sauve si on n'aime pas son prochain comme soi-même. (Sédir, 30 avril 1903)

Les attaques actuelles contre l'Eglise sont méritées : c'est la punition de son orgueil et des persécutions qu'elle a exercées autrefois. (S. Basset, 1904)

Quant à l'unification des religions, le temps n'est pas encore venu ; un jour il n'y aura qu'une religion. Il y a du bon partout, mais suivons celle que nous avons. (L'Arbresle, samedi 20 mai 1905, Sédir)

La vie contemplative : si quelqu'un de faible complexion se met à ne manger que très peu, un peu de lait, s'il transporte toute sa pensée au cerveau, il aura des extases. Mais ne vous livrez pas à cela. (Ravier)

Il vaut mieux être dans le combat ; mais les ordres contemplatifs par leurs prières empêchent beaucoup de mal. (Ravier)

Tâchez de ne rien avoir à faire avec les Jésuites : une fois qu'ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus.

Il ne faut pas dire du mal des prêtres ; tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils se bornent à la lettre. (Jules Ravier, 1899)

Il y aura des Musulmans dans la Nouvelle Jérusalem : car il y a partout des hommes de bonne volonté. (Jacquot)

C'est chez les prêtres qu'on trouve les plus grands criminels, mais si le prêtre succombe, c'est l'Esprit tentateur qui fait choir ; et bien souvent c'est la femme qui remplit le rôle de l'Esprit malin. (vendredi 28 octobre 1894)

Si, tous les 1800 ans, le clergé tombe si bas, s'écarte de la vraie voie, il n'y a rien d'étonnant ; c'est par période ; il n'y a pas plus sourd qu'aujourd'hui, parce que les esprits infernaux sont déchaînés depuis 50 ans sur la terre. (Cahier J. B. Ravier)

L'Antéchrist, c'est les savants, les spirites, les magnétiseurs, les magistes, les hypnotiseurs. Il va bientôt y avoir à Paris des faiseurs de miracles ; ils apprendront le rapport de l'âme avec la matière, ils feront des choses très attrayantes ; donc veuillez et priez, non pas le corps mais l'esprit. (Séance, 1902)

Le Christ est le maître de la terre. (1898)

« Que son sang retombe sur nous. » On demande ce sang à la race juive. (Ravier, 1898)

Le règne de Dieu arrivera quand les peuples sauront se gouverner seuls. Ils ne pourront le faire que quand chacun aura la charité, aimera son prochain comme soi-même, et saura se dépouiller pour lui. (M. Auguste)

Si on nous donnait la connaissance du grand mystère de la Création, ce serait pour nous une grande imprudence, car le sachant on ne ferait plus de progrès. (Lalande)

BILLET DE LA RÉDACTION

Nous avons dû récemment essuyer les critiques généralement fraternelles — mais quelquefois peu amènes, et oui, ça existe aussi — de quelques lecteurs de la revue. Nous en avons pris bonne note et sommes bien décidés à les analyser et à en tenir compte dans la mesure toutefois où les mutations souhaitées ne nous éloigneraient pas de l'esprit dans lequel « l'Initiation » a été créée par Papus en 1888 et réveillée par Philippe Encausse, en 1953. La revue étant l'organe officiel de l'Ordre Martiniste, ceci en accord avec sa vocation fondamentale de « cahiers de documentation ésotérique traditionnelle », nous devons privilégier l'étude de la vie, de l'action et de l'œuvre des Maîtres Passés et, plus particulièrement, de ceux qui ont œuvré dans la mouvance martiniste, nous refusant à ouvrir nos colonnes à « l'occultisme mineur » et à la controverse politique ou religieuse.

Bien entendu, ceci ne signifie pas que nous soyons réticents à tout apport de « sang neuf ». La Tradition n'a jamais été synonyme de passéisme et de routine. Aussi, demandons-nous une nouvelle fois aux Présidents des Groupes de l'Ordre de nous faire part des travaux de leurs membres, travaux que nous soumettrons volontiers à notre comité de lecture. De même, nous avons l'intention de créer de nouvelles rubriques et de faire appel à de nouveaux collaborateurs. Nous rappelons enfin que toutes les critiques constructives seront toujours les bienvenues ainsi que toutes vos propositions.

⁂

En 1991, nous fêtons le Centenaire de la création de l'Ordre Martiniste fondé par Papus, qui est bien vivant et le plus ancien de tous ceux qui se sont manifestés par la suite.

Chaque numéro futur traitera principalement :

N° 1 - de Papus à l'époque de la création de l'Ordre ;

N° 2 - de ses successeurs en de courtes biographies, leurs divergences ;

N° 3 - renaissance par Philippe Encausse de l'Ordre Martiniste de Papus en 1953 ;

N° 4 - interview d'Emilio Lorenzo, Grand Maître et Président de l'Ordre Martiniste actuel.

Dans chaque numéro, l'interview d'un écrivain différent et l'éditorial en trois pages, de Marcus sur un sujet d'actualité ou autre.

Comme vous le voyez, les prix d'abonnement sont inchangés.

Nous demandons aux lecteurs de nous envoyer de courts articles (3 ou 4 pages) sur les sujets qui les intéressent, nous les ferons éventuellement paraître petit à petit. C'est une occasion de s'exprimer que nous vous offrons.

LIRE

par Henry BAC

Pour ceux qui, comme moi, perdent peu à peu la vue, il convient de limiter leurs lectures à des textes riches d'intérêt ou d'humour.

Enfant, je lisais fort vite et tout ce qui me passait entre les mains. Combien de temps ainsi souvent gaspillé pour des ouvrages débiles alors qu'existent tant de chefs-d'œuvre jamais approchés.

J'éprouvais du respect pour le moindre volume même dépourvu de valeur marchande, mais je ne cessais jamais d'admirer de belles reliures en veau ou en maroquin, merveilleux écrins pour les lignes d'un écrivain aimé.

Rares subsistent les artisans capables d'accomplir seuls, d'un bout à l'autre, la chaîne de la reliure et de la dorure, transformant un livre broché anonyme en un exemplaire unique et personnel, après les opérations suivantes : glaçure, ébarbage, passure en colle, endossure, coupe, passure des cartons, battage, mise en presse, apprêture, rognage — enfin la dorure sur tranche, le brunissage à l'agathe, le pinçage des nerfs et la dorure au fer ou à la roulette.

Il faut tant de soins et de temps pour parvenir à donner au livre un aussi splendide écrin qu'il ne reste plus, de nos jours en France, qu'une vingtaine d'ouvriers, artisans et artistes qui s'y consacrent.

Mais ne dédaignons pas la reliure ordinaire, banale, sans valeur, car elle apporte au livre une garantie de vie prolongée.

De toute façon, la joie de la lecture subsiste, même si le volume ne possède pas une couverture admirable. Nous lui donnons, s'il nous enflamme, âme et vie.

Je l'exprimais hier en écrivant la dédicace suivante :

« Le livre clos git comme un bloc lourd et dormant.
« Mais ouvre-le. Toujours a leur destin fidèles,
« Ses pages doubles ont une apparence d'ailes.
« Si ton doigt les feuillette, elles battent vraiment. »

La plupart des gens aiment lire sur ce qu'ils connaissent déjà. Le physicien se plongera dans quelque nouveau traité de cette science. L'historien du règne de Louis XIV recherchera le livre parlant de Versailles au temps des lettres de Mme de Sévigné.

En 1989, pour la commémoration du bicentenaire de la Révolution, combien d'ouvrages nouveaux apparurent, alors que je trouvais le meilleur en relisant « Les dieux ont soif » d'Anatole France. Dans un style parfait autant qu'agréable, il apporte une foule d'observations justes et une philosophie profonde et nous plonge dans l'atmosphère de l'époque.

En écrivant ces lignes, mes regards se posent sur un volume considéré par nous comme un bijou intellectuel par son aspect et ce qu'il contient. Au risque de provoquer certains sourires, nous précisons qu'il s'agit du Code Civil. Il représente un trésor

véritable. Il s'agit d'un petit livre pouvant se glisser dans une poche.

Prenons en mains l'édition originale que nous possédons par bonheur. Nous lisons sur la première page : « Edition originale et seule *officielle* - A Paris, *Imprimerie de la République*, An XII = 1804 ».

Ce simple texte inspire les réflexions suivantes :

— Il précise la destination de l'ouvrage : pour les Français.

— Il cesse de se prévaloir d'une référence royale et indique « Imprimerie de la République ».

— Il fait aussi pressentir la transition entre deux époques car il porte : « An XII = *1804* » - *L'ère nouvelle commençait* avec l'An Premier de la République, avec le calendrier inspiré par Fabre d'Eglantine. Le public s'embrouillait avec sa réglementation : 1804 imprimé après An XII montrait le désir de revenir à la tradition. On la reprenait déjà. Aussi, le 1er janvier 1806, l'Empire annonce officiellement le retour à l'ancien calendrier.

Ce Code Civil marque une étape importante au sein de l'histoire de l'humanité. Napoléon déclare lui-même, dans le « Mémorial de Sainte-Hélène » : « Ma gloire n'est pas d'avoir gagné tant de batailles. Waterloo effacera le souvenir de mes victoires. Mon œuvre qui subsiste et qui restera éternellement est le Code Civil ».

Clarté, ampleur dans sa rédaction, longueurs *évitées*, sa *belle* ordonnance envisageait la plupart des circonstances de la vie.

Dès sa parution, un grand nombre de pays, surtout ceux d'origine latine, l'adoptèrent et le gardent toujours en vigueur. Son style, sa précision enthousiasmèrent Stendhal qui déclarait ne jamais se consacrer à un travail littéraire sans lire auparavant deux ou trois articles du Code Civil.

Cambacérès, le seul homme dont Napoléon appréciait le plus les avis, souhaitait déjà sous la Convention, *l'élaboration rapide d'un* Code unifiant nos lois. Ses tentatives n'aboutirent pas. Il en parla au général Bonaparte, devenu premier Consul, qui arriva, non sans difficultés, à la création d'une commission chargée d'une telle œuvre.

Admirons l'esprit large du futur Empereur.

Alors que le 13 Vendémiaire, puis le 18 Fructidor, il avait, en dépit des menées royalistes, sauvé la République, il choisit comme rédacteurs, non pas des *révolutionnaires, mais ceux considérés par* lui comme les quatre meilleurs jurisconsultes :

1° - le défenseur de Louis XVI, Tronchet, avocat, ancien bâtonnier, qui demeura caché sous la Terreur, alors que Malesherbes, qui défendit avec lui le roi, périt sous la guillotine ;

2° - le Marquis de Maleville, avocat, *qui devînt Sénateur, puis* Comte sous l'Empire et membre de la Chambre des Pairs sous Louis XVIII ;

3° - Portalis, un proscrit du 18 Fructidor, avocat, ancien Président du Conseil des Anciens ;

4° - Bigot de Preameneu, *emprisonné sous* la Terreur, alors qu'il se faisait appeler Bigot Preameneu à l'Assemblée Législative, qui ensuite devînt juge et membre de l'Académie Française, ministre

des Cultes sous l'Empire, le seul qui demeura fidèle à Napoléon durant les Cent jours pendant lesquels il fut nommé Pair de France.

Ces quatre rédacteurs devaient — tâche immense — élaborer un Code unifiant la législation pour toute la France. Dans le Midi, le droit romain restait seul valable alors qu'ailleurs les magistrats se basaient sur les traditions coutumières qui variaient suivant les provinces.

Maleville et Portalis tenaient à privilégier le droit romain mais Tronchet et Bigot de Preameneu réussirent à réaliser un accord faisant la part aux conceptions romaines comme aux traditions coutumières.

L'unification à laquelle aspirait le Premier Consul donna un excellent résultat.

Certains reprochent à l'Empereur de parler de « son Code Civil » comme s'il en était l'auteur ; il faut reconnaître l'énergie déployée par lui pour sa réalisation. D'autre part il suivit les travaux des rédacteurs et venait parfois parmi eux, n'oubliant pas de faire notamment valoir les droits des militaires.

La parution du Code Civil constitua un événement dans le monde judiciaire. Adopté rapidement dans d'autres pays, souvent sans la moindre rectification, il continue à nous régir, en dépit de nombreuses adjonctions, radiations et transformations qui, depuis bientôt deux cents ans, alourdissent sa belle ordonnance.

Un poète, Decomberousse, réussit à le mettre en vers, en alexandrins. Sa traduction parut en 1811, splendide et laborieux travail dont nous donnons ci-dessous un très court exemple : l'article 2 du Code Civil stipule : « La loi ne dispose que pour l'avenir ; elle n'a point d'effet rétroactif » — Le voici versifié :

« Par la loi l'avenir est lui seul embrassé,

« La loi ne produit pas d'effet sur le passé. »

Admirons la variété et la subtilité de la langue française qui permet, tout en respectant une idée précise, de lui donner une forme aimable et facile à retenir.

Decomberousse avait choisi une spécialité dans le domaine intellectuel. Esclave de Polymnie, il sut faire servir la divine cadence des vers à l'enseignement de connaissances utiles.

Les vers se gravent mieux que la prose dans le souvenir des hommes. Un alexandrin s'inscrit plus sûrement dans la mémoire qu'un paragraphe courant.

En des temps très anciens, la poésie demeurait le langage des dieux. Pourquoi ne pas se servir des sons et, d'un texte pesant, arriver à la musique des mots.

Comment ne pas éprouver un plaisir intense à se réciter à soi-même des rimes pleines de séduction. La diction aboutit souvent à découvrir des beautés insoupçonnées d'un texte. Si nous lisons en compagnie, nous nous apportons, les uns aux autres, des possibilités, non pas seulement de talent, mais encore d'expression et d'amour.

La lecture à haute voix développe les valeurs.

Prenons, par exemple, la légende de Saint-Julien l'Hospitalier de Flaubert. Ce récit déborde de puissance, de beauté, de grandeur et atteint au sublime.

Proposons un autre exemple — bien plus court — cinquante lignes environ, pour la lecture à haute voix, d'un auteur moins apprécié du grand public : le passage relatant « La mort de Bergotte », extrait de « La Prisonnière » de Marcel Proust. Il nous conduit, en un langage simple, aux circonstances précédant la mort physique du personnage. Sans adopter une attitude religieuse ou philosophique, il nous fait songer à la théorie de la réminiscence de Platon. Ces lignes méritent de figurer dans une anthologie des écrivains français.

A ceux qui considèrent Marcel Proust comme long et ennuyeux, déclarons qu'ils trouveront, par exemple dans le tome 1 de « Du côté de chez Swann » des pages qui, lues à haute voix, font éclater de rire. Il s'agit des rapports entre la grand-tante de l'auteur et Françoise, sa dévouée servante. La première, âgée, passe son temps près de la fenêtre, dans la petite cité de Combray, à observer les allées et venues des uns et des autres et même à tenter de savoir pourquoi ils déambulent. Elle appelle Françoise dès l'apparition d'un doute sur une personne quelconque. Elle s'intéresse même aux chiens qui errent. — « Ce sera le chien de Madame Suzerat » disait Françoise. — « Pas du tout » répondait la grand-tante qui se targuait de bien distinguer cette bête. Alors, Françoise donnait son avis : « Ce sera le nouveau chien que Monsieur Galopin a rapporté de Lisieux ». A Combray, une personne qu'on ne connaissait pas était un être aussi peu croyable qu'un dieu de la mythologie.

Nous pourrions, en augmentant les pages de cet article, multiplier les textes remplis du comique et de l'humour de Marcel Proust. Pour bien apprécier un livre d'un tel auteur, il convient de ne pas le parcourir comme on dévore un roman. En le lisant très lentement et en réfléchissant après chaque passage, on découvre la finesse de ses observations, la profondeur de sa pensée, parfois son humour.

La lecture à haute voix permet de jeter un pont spirituel entre l'écrivain et vous-même. Elle devient un plaisir jusqu'alors inconnu, un moyen d'approche de la plupart des ouvrages de valeur incontestable.

Nous avions cité plus haut la légende de Saint-Julien l'Hospitalier. Toutes les œuvres de Flaubert, lues à haute voix, vous apportent des joies nouvelles. La parole ajoute au livre une force insoupçonnée.

« Le sens du temps n'existe plus. A peine s'aperçoit-on que les heures passent » : cette réflexion d'un écrivain italien sur Venise nous plonge en imagination dans la ville-miracle où chaque moment du jour devient une féérie de lumière. Nous nous représentons flânant à travers ses ruelles, marchant à l'aventure sans jamais se perdre avec un sentiment d'indépendance et de liberté. Le plaisir singulier que l'on ressent de circuler dans le calme, toujours à l'abri des dangers de la circulation, n'existe dans aucune autre grande ville. A pied, vous découvrez une Venise entièrement différente de celle vue de la gondole. Des entrées de maisons ne donnent pas toutes sur les canaux : certaines ouvrant sur des calli, dévoilent des jardins aux fleurs éclatantes. Et les ponts ! Vous en montez et en redescendez sans cesse. Il y en a tant et tant qu'ils vous servent de repère pour retrouver votre chemin. On s'y arrête volontiers pour contempler le défilé si varié de multiples embar-

cations sur les eaux. Dans la cité des Doges qui contient tant de trésors d'Orient et d'Occident, écartons les tristes rumeurs de sa fin, inéluctablement abaissée au fond des eaux, et gardons au fond du cœur les meilleurs souvenirs de cette ville des rêves.

La lecture d'un passage sur Venise nous entraîne ainsi à son évocation.

Mais, détournons notre attention pour revenir au sujet à traiter ici : la compréhension par l'écoute. Combien d'écrivains y gagnent en profondeur ou par leur esprit qui se révèle débordant de verve. Quel bonheur ils nous procurent, dans la solitude comme en compagnie.

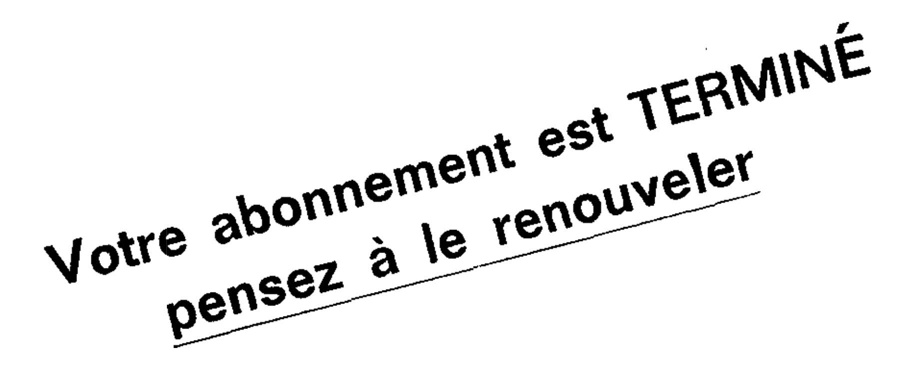
Parfois, tout se métamorphose.

Les vieux textes délaissés reprennent force et vigueur.

L'ancien livre nous fait découvrir des beautés nouvelles.

Nous arrivons — sensation inoubliable — à revivre notre propre initiation.

Henry BAC



Merci !

ALLOCUTION DU GRAND MAITRE

à l'occasion des « Journées Papus » des 27 et 28 octobre 1990, lors de la réunion réservée aux membres de l'Ordre Martiniste tenue le 27 octobre à Paris

L'AVENTURE HUMAINE ET L'ORDRE MARTINISTE

Un membre du Suprême Conseil devait vous parler ce soir de l'initiation. Il en a été empêché. Je l'ai su il y a quelques jours seulement et me suis vu dans l'obligation de le remplacer. Voilà le pourquoi de mon intervention de ce soir. Le sujet de cette causerie, que j'espère va se transformer, non point en débat, mais en échange d'idées constructif conduisant toujours vers un champ d'expériences plus large, portera sur l'aventure humaine, les initiations martinistes et sur la façon dont l'Ordre Martiniste aide la démarche spirituelle que nous suivons tous.

L'aventure humaine a deux phases, deux visages, comme Janus. Le premier est la phase de la construction de la personnalité et de son intégration dans la société. L'autre est celui d'une recherche métaphysique qui veut dévoiler les origines de l'homme et de l'univers, ainsi que leurs ultimes finalités.

L'homme actuel a pris conscience qu'il s'est investi entièrement dans le premier de ces visages : l'aspect matériel. Ayant oublié le deuxième visage, moins matériel ou plus spirituel, l'équilibre de l'homme a été perdu, d'où le « stress », les dépressions, les angoisses et la lassitude qui envahissent notre société.

Quelques femmes et hommes, surtout parmi les jeunes, se tournent vers le monde de l'irrationnel, délaissant l'intellect, siège des pensées concrètes. Voulant s'orienter vers l'âme et l'esprit qui l'habite, ils croient ainsi bien faire. Parmi ceux-ci, quelques-uns frappent à la porte de l'Ordre Martiniste. Ayant entrevu le vaste monde de l'esprit, ils se sentent seuls et perdus. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Que veulent-ils ? Ils cherchent à être guidés ; ils cherchent des compagnons de route. Pourvu que leur quête soit sérieuse et pourvu qu'ils tendent plus vers la spiritualité qu'ils ne fuient le monde matériel, ils les trouvent dans les sociétés initiatiques, et parmi celles-ci au sein de l'Ordre Martiniste.

L'Ordre Martiniste leur ouvre les portes de l'initiation.

Je souligne une fois de plus que les initiations transmises au sein de l'Ordre Martiniste sont des initiations qui aident à la transformation de la personnalité et non des bons points donnés pour cause de bonne conduite. Elles ne récompensent pas, elles ne sanctionnent pas. Elles ouvrent des portes. Dans le nouveau sentier, à chacun de marcher avec la connaissance que l'initiation, susceptible de réveiller des richesses insoupçonnées dans l'Ame de

chacun de nous, permet de révéler. Ces initiations répondent à l'éveil du désir de Dieu. Les Evangiles vont nous guider, en peu de mots, avec une richesse incommensurable et une justesse sans faute. Le voyage initiatique commence donc.

Pour l'homme, le voyage commença au Paradis, où il goûta pour la première fois, au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal donnant lieu à la chute dont parlent les religions, chute dans la matière conséquence de la connaissance acquise par la découverte de la dualité.

L'être humain, appelons-le « homme » dorénavant, est d'essence divine mais la conséquence de sa chute a été de voiler cette essence, de la cacher. « L'Eternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et Il les en revêtit. » (Gen. 3, 21). Ce sont ces vêtements de peau qui nous voilent l'Ame, véhicule en nous de cette essence divine. Nous ne pourrons pas enlever ou remplacer ces habits, qui forment notre corps matériel dense, lui-même composé de corps physique, de corps psychique et de corps intellectuel. Il nous est seulement possible de leur changer la forme. Oui, nous pouvons les transformer pour les rendre transparents à l'Ame et à sa présence. A partir du moment où eut lieu l'expulsion de l'homme de l'Eden, son seul désir profond fut (et est encore) de retourner en ces lieux. Non pas en tant que Paradis, mais en tant que lieu privilégié où il pourrait à nouveau se voir tel qu'il est : « à l'image de Dieu et selon Sa ressemblance » (Gen. 1, 26).

L'homme, dès la sortie de l'Eden, marche vers sa Réintégration. Il ne pouvait pas retourner en arrière puisque l'entrée lui avait été barrée par le chérubin. Dans la Genèse 3, 24 nous lisons : « C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'Orient du jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie ». Et nous trouvons encore : « Dieu avait planté un jardin en Eden, du côté de l'Orient » (Gen. 2, 8). L'homme se dirigea donc vers l'Occident. Dans son ignorance et à travers la souffrance il s'éloignait de l'Eden, là où il avait pu parler avec Dieu. Mais Dieu, dans sa divine sagesse, avait fait la terre ronde. Donc, si l'homme avait marché vers l'Occident, il aurait dû inévitablement retrouver le jardin de l'Eden. Mais il s'arrêta, oublia et se détourna de son chemin. A travers tous ses périples, l'homme est arrivé à l'Eden, mais il ne l'a pas reconnu. Il a perdu la lumière qui pouvait l'éclairer pour le voir. Il marche dans les ténèbres dans lesquelles les habits de peau l'ont plongé.

Expliquons la nature de ses habits de peau : si nous construisons un édifice, il aura la même nature que celle des matériaux utilisés. Donc, ce n'est pas avec notre volonté, nos pensées et nos désirs, que nous pourrons construire un monde spirituel. D'ailleurs, une telle construction serait inutile car ce monde existe déjà, mais invisible à nos yeux. La seule chose que nous puissions faire c'est de changer la forme de notre « peau », pour que le monde de l'Esprit puisse se manifester à travers elle.

Et c'est cette « transformation » qui nous permettra de suivre « la voie » qui nous conduira à la Réintégration.

Louis-Claude de Saint-Martin, ainsi que nombre d'autres hommes « éclairés », nous ont dit que si un « désir » ne surgit pas, fruit d'une nostalgie qui n'est pas éphémère, de ce « quelque chose » de perdu, de cette joie non sujette aux contingences du temps, cette transformation ne peut pas commencer. Avant de parvenir au

Nouvel Homme, il faut que l'Homme de Désir naisse. Désir de la parole perdue, du royaume dont on conserve le souvenir enfouit au plus profond de nous-même.

Une fois que l'Homme de Désir est né, et avant qu'il s'engage sur le sentier, il faut qu'il s'y prépare. Comment ? L'Occident chrétien nous répond par les Evangiles (Mathieu, 19, 16-26) : « Et voici, un homme s'approcha, et dit à Jésus : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? ».

« ...Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. Lesquels, lui dit-il ? » Et Jésus de donner une réponse. Il répondit en disant d'abord ce qu'il ne fallait pas faire, après ce qu'il fallait faire. Toutes les religions nous enseignent que ce sont là les deux recommandations préalables à tout engagement sur « le sentier ». D'abord les abstentions, ensuite les observances. La voie initiatique prend la suite, continuation de l'élan vers l'Innommable.

Jésus répond au jeune homme qui lui a dit : « J'ai observé toutes ces choses, que me manque-t-il encore ? » « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis, viens, et suis-moi ».

Dans cette réponse de Jésus, nous pouvons trouver deux parties fondamentales :

1. — Il dit « vends » ce que tu possèdes et ne dit pas « donne » aux pauvres ce que tu possèdes. Car ce que tu possèdes, toi, n'est pas forcément utile aux autres. Jésus dit vends et donne ce que tu as tiré de la vente aux pauvres, afin qu'ils puissent acheter eux-mêmes ce qui leur est nécessaire. Il faut donc avoir quelque chose à vendre, pour pouvoir en donner — distribuer — les fruits de la vente. Et si nous n'avons rien, il faut avant l'acquérir. Ne soyons pas pressés d'aller vers Dieu. Sur cette voie, dans cette démarche, le temps ne compte pas. Chemin faisant, le temps n'est ni court ni long ; il est un des éléments scandant les changements. C'est tout.

2. — Jésus ajoute : « Viens et suis-moi ».

Jacques Lacarrière, un philosophe actuel spécialisé dans les religions, écrit : « Il est de tradition de dire que le plus fertile des voyages s'effectue toujours en soi-même. A condition que ce « soi » ne cache pas celui des autres, que cette visite au cœur de l'être n'abolisse les miroirs de la complaisance au lieu de les multiplier. C'est cela qui, à mon sens, différencie la méditation des autres formes de rencontre avec soi-même, telles que l'introspection ou l'auto-analyse : elle est parfois un isolement, mais jamais une isolation. Elle doit rendre poreux au monde et à autrui au lieu d'étendre autour de soi un écran de mutisme et d'enfermement. »

Ce voyage en soi-même va permettre la transformation de l'Homme de Désir en nouvel Homme. Le poète espagnol Miguel de Unamuno disait déjà en début de siècle : « Le chemin se fait en marchant ». Nous ne pouvons pas atteindre le but final avant d'avoir parcouru les étapes intermédiaires. Nous ne pouvons pas, non plus, commencer à la moitié. Si le premier but est la transformation, avant de pouvoir transformer il faut connaître la nature de la chose à transformer. Un sculpteur, s'il ne connaît pas la nature du bois ou le veinage de la pierre qu'il va tailler, ne pourra pas réaliser son œuvre. Combien de douleurs, d'efforts et de désillusions ce « soi » nous aura-t-il coûté ! Il faudra le plier

soigneusement, comme on plie un linceul, comme le bambou plie, comme plie le meilleur acier. Puis, le laisser et partir à la suite des traces du Christ.

Nous devrons donc connaître la nature de notre personnalité, formée, je le répète, par les corps physico-éthérique, psychique ou émotionnel, et intellectuel, avant de pouvoir nous attaquer à cette transformation. Cette connaissance s'acquiert, non seulement par la voie de l'intellect, mais aussi à travers l'expérience de tous les jours : ce que l'on appelle maintenant le vécu, avec son cortège d'illusions et de désillusions, avec les déceptions et les prises de position qui forgent un cœur courageux.

Dans l'antiquité, ce processus était donné par les initiations aux Petits Mystères. Au sein de l'Ordre Martiniste, le degré probatoire d'Associé aide à la prise de conscience de la naissance de l'Homme de Désir. Le degré préparatoire d'Initié aide à la mise en place des structures nécessaires à l'apparition du Nouvel Homme. Le grade de Supérieur Inconnu aide à la naissance du Nouvel Homme. Nous sommes ici déjà dans les « Grands Mystères qui touchent l'Ame, véhicule de l'Esprit divin. »

Comment l'Ordre Martiniste peut-il aider cette démarche spirituelle ? au moyen du rituel que nos réunions de Groupe nous permettent de vivre, par l'échange des études faites sur le symbolisme et sur son application aux connaissances touchant les domaines de l'ésotérisme et de la spiritualité. Cette aide que l'Ordre Martiniste apporte est un complément — oh ! combien prenant pour certains ! —, mais rappelez-vous, mes Sœurs, mes Frères, que le travail de fond est et reste un travail au niveau de l'individu.

Conscient de l'utilité d'indiquer une démarche qui soit en accord avec la doctrine martiniste au sein du christianisme, l'Ordre Martiniste est en train de mettre au point des cahiers de formation. Ils ne sont pas dogmatiques, ils ne sont pas une doctrine, mais leur but est de vous aider à cultiver le discernement et la persévérance dans l'action. Ils sont basés sur la progression que Louis-Claude de Saint-Martin nous a très bien indiquée dans ses écrits, partant de l'Homme du Torrent jusqu'à l'Homme de Désir, puis au Nouvel Homme et finalement par le Ministère de l'Homme Esprit.

Nous avons pensé que si Louis-Claude de Saint-Martin avait indiqué une démarche, nous devrions trouver dans ses écrits l'aide et les instructions nécessaires pour l'accomplir. Nous l'avons trouvée. Au stade actuel des cahiers, nous nous apercevons que la progression de Saint-Martin est en accord complet avec la Tradition, aussi bien occidentale qu'orientale. En effet, l'Ame de l'homme « qui a soif » n'a pas de race, n'a pas de couleur, son langage ne diffère pas suivant le pays d'origine de l'homme en question. La valeur de l'Ame est universelle.

Deux grandes lignes de travail se dégagent de nos cahiers :

a) L'étude.

b) La pratique :

- de la méditation comme exercice initiatique,
- de la prière.

c) Le service.

a) L'étude de la Tradition, orientée vers la façon pratique de connaître notre personnalité afin de permettre la manifestation de l'Ame, siège de l'Esprit divin, à travers elle.

b) La méditation en tant qu'instrument de purification de notre corps physico-éthérique-émotionnel-intellectuel. Cette purification est en même temps un exercice qui fortifie la volonté, — volonté de *se maintenir sur le sentier* —, et un préalable à cette manifestation de l'Esprit à laquelle on fait place. « Faites-place à l'Esprit », disait Saint-Martin.

b') La prière s'ensuit naturellement, comme la respiration de notre Ame, couronnant l'œuvre. C'est ainsi que s'exprimait déjà Pythagore, et que plus tard le fit Louis-Claude de Saint-Martin.

Le service rendu serait alors la preuve du commencement du ministère de l'Homme-Esprit.

SITAEL

Il avait 92 ans Louis-Paul MAILLEY quand il nous quitta le 10 novembre 1990. C'était un théologien averti qui vivait dans la recherche de Dieu, avec amour. Totalement " ecclésiastique ", il avait créé l'Ordre du Christ-Roi, chevalerie chrétienne.

Je lui dois mes premiers pas sur le Chemin martiniste... Et je lui redis ici ma reconnaissance pour le bien qu'il me fit et qu'il fit à d'autres. Encore un ancien qui nous quitte !

J. E.

MARC HAVEN

(Le Docteur Emmanuel LALANDE)

PAR

Madame Emmanuel LALANDE,

André LALANDE, de l'Institut L. CHAMUEL,

Jules LEGRAS, Professeur à la Sorbonne,

Le Docteur J. DURAND, Justin MAUMUS,

Résumer, en quelques pages ce que fut la vie d'un « Homme de désir », dans toute l'acception du terme est grandement facilité par le petit livre de témoignages dont nous avons reproduit la couverture.

Nous nous servirons surtout des récits de son frère aîné André Lalande et de sa seconde épouse Madame Marshall-Lalande qui vécut les dernières années du docteur Emmanuel Lalande, en entière communion d'esprit et de cœur avec lui.

Tout de suite les mots que le docteur Philippe Encausse, fils de Papus fit imprimer au sujet du docteur Lalande :

« C'est toujours avec une bien douce émotion que je pense au docteur Lalande ; je ne puis oublier que c'est grâce à lui, grâce à sa fidèle amitié pour Papus, à son dévouement et à sa grande bonté que je dois d'avoir pu continuer mes études au Lycée Hoche à Versailles, à la suite du décès de mon cher Père... ».

Cela situe le personnage !

Né le 24 décembre 1868, la nuit de Noël, il fut prénommé Emmanuel en raison de la fête chrétienne.

Son père, Charles Marc Lalande était alors censeur des études au Lycée de Nancy.

Sa mère était d'une grande intelligence, douée pour l'écriture et les Arts, gaie et spirituelle, elle mourut trop tôt à cinquante ans.

Malgré les constants déménagements dus à la carrière de son père, Emmanuel fit de bonnes études classiques et se dirigea ensuite tout naturellement, « pour faire du bien aux gens », vers la médecine.

Il pratiqua toute sa vie les « exercices physiques », ce qui est très attachant : la natation, le canotage, la bicyclette et l'escrime.

Son frère André qui sortait de l'Ecole Normale, fut nommé à Paris comme enseignant. De ce fait, ils s'installèrent tous les deux, en 1887, rue des Fossés Saint-Bernard, puis, en 1888, dans un appartement de la rue Le Goff.

Curieux de sciences non conformistes, il fut introduit, en 1891, par un ami au Cercle Occultiste de la rue de Trévise, et connut le libraire Chamuel, fondateur de la « Librairie du Merveilleux », ce centre de réunion de nombre de jeunes qui s'instruisaient et devinrent pour la plupart célèbres et connus. Il y rencontra Papus, déjà auteur du « Tarot des Bohémiens » et du « Traité Elémentaire de Sciences Occultes » créateur de « L'Initiation » et du « Voile d'Isis ».

Celui-ci reconnut en Lalande un sujet de premier plan et au bout de peu de mois, il le fit entrer au Grand Conseil Martiniste (Suprême Conseil ?) qu'il venait d'organiser.

Au cours de ses études de médecine, Lalande s'intéressa vivement à l'homéopathie et eut de bons résultats par cette méthode.

Enfin, vint au début de 1896 le moment de présenter sa thèse de doctorat, un volume important de 192 pages sur un médecin et Alchimiste du Moyen-Age, Arnaud de Villeneuve (vous trouverez dans ce numéro un compte rendu de ce livre par Papus).

Auparavant, il avait publié une plaquette de vers sous le titre « Turris Eburnéa ».

Vint enfin la rencontre qui devait modifier profondément son cœur et son esprit, tout en les comblant.

Le docteur Emmanuel Lalande devait choisir une ville où installer son cabinet et je cite André Lalande :

Il vint se fixer à Lyon, sur le conseil de Papus, qui voulait procurer un coadjuteur pourvu de grades médicaux bien en règle à cet homme extraordinaire et doué d'une influence pour ainsi dire miraculeuse qu'on appelait le Dr. Philippe. Emmanuel Lalande, mis en relations avec lui, s'était presque aussitôt attaché à cette puissante personnalité par une sympathie et une admiration telles qu'il n'en avait encore éprouvé pour personne. M. Philippe n'était pas seulement un guérisseur né, comme il s'en trouve de temps en temps. Il les dépassait infiniment par son profond sentiment des forces inconnues, de la présence de Dieu et de son inspiration, en même temps que par son autorité morale sur son entourage et sur les malades qui venaient le consulter en foule. C'est en mémoire de lui, et pour aider à la comprendre l'un par l'autre que le docteur Lalande écrivit plus tard « Cagliostro ».

En arrivant à Lyon, le jeune docteur trouvait donc le milieu le plus sympathique et le mieux disposé à l'accueillir. Il se logea rue Tronchet, aux Brotteaux, tout près de la rue de la Tête-d'Or, où Monsieur Philippe avait sa maison, largement ouverte à tous ceux qui avaient besoin de lui.

Le docteur Lalande voyait en lui un Maître qui lui transmettait la lumière d'un monde spirituel supérieur, un conseiller précieux, un ami respecté. Monsieur Philippe, d'autre part, sentait, avec sa grande pénétration, la valeur exceptionnelle d'un pareil disciple.

M. et Madame Philippe avaient une fille ravissante et gaie. Un amour réciproque naquit entre les deux jeunes gens et ils se marièrent le 2 septembre 1897. Ils furent parfaitement heureux, jusqu'au jour où Victoire Lalande mourut (1904).

Témoignage de Madame Lalande :

Ce fut dans l'entourage de son beau-père que le Docteur Lalande fit la connaissance de celle qui devait devenir sa seconde femme. D'origine russe, mariée à un anglais, Mme Marshall, née Chestakoff, arrivait à Lyon en 1898. En 1897 le docteur était devenu le gendre de Monsieur Philippe. Au début de leur rencontre ils ne se virent que fort peu. Toute leur intimité naquit après le départ du Maître, mais les états d'âme préparent les événements, et les choses les plus hautes descendent sur terre humblement dans le courant des jours. L'atmosphère dans laquelle il leur fut permis de pénétrer ne peut se comparer à rien de ce qui se voit couramment. Les manifestations des êtres supérieurs sont toujours apparues « comme un voleur et sans qu'on sache à quelle heure il viendra ».

Une vive sympathie réunissait les deux couples Marshall-Lalande. Ils communiaient dans leur admiration pour le Maître et l'Evangile qu'il diffusait par ses actes et ses paroles.

Madame Marshall devint veuve pendant l'été 1912. Elle se réfugia dans le Var, au soleil. Le docteur Lalande vint bientôt la rejoindre : il adorait la mer et le soleil et la lumière lui manquaient. Dès que leur mariage fut décidé, ils achetèrent un coin sur la côte, à Sainte-Maxime, que le docteur affectionnait tout particulièrement et ils y firent construire une maison.

Ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, car leurs vies intellectuelles et spirituelles demandaient un échange constant.

Fin de vie physique du docteur Lalande (Chamuel).

Le docteur Lalande n'allait pas bien depuis quelques années et, en 1924, le cabinet médical était vendu, la famille avait quitté le Midi. Je ne devais plus revoir qu'une fois mon grand ami dont je parlais presque tous les jours avec les miens.

En juin 1926, passant une quinzaine à Paris, j'écrivis à Marc Haven dont j'avais découvert le refuge en banlieue, où le retenait sa maladie de jour en jour aggravée. Je voulais le revoir. Il fit en ma faveur une exception à sa solitude et m'annonça qu'il avait occupé ses tristes loisirs à apprendre le chinois, lui qui depuis longtemps lisait et parlait l'hébreu, et avait traduit le Tao-le-King de Lao-Tseu, plus beau que la Kabbale, m'écrivait-il.

Dans les deux mois qui suivirent, nous nous écrivîmes plusieurs fois au sujet de l'édition du Lao-Tseu et de l'impression des caractères chinois.

Madame Lalande :

Le 31 août 1926, elle ferma les yeux à son amour, dans une triste banlieue de Paris et fit transporter sa dépouille mortelle au cimetière de Loyasse à Lyon, car il souhaitait reposer là où il avait vu déposer le corps de son Maître.

Emmanuel LALANDE (Marc Haven) et Monsieur PHILIPPE

....

Le Dr Marc Haven n'avait pas été attiré vers son Maître par l'espoir d'en hériter quelques pouvoirs, ni par la curiosité de voir des choses exceptionnelles. Ce « rêveur d'éternel » souffrait sans une minute de répit « dans le temps », obsédé par la recherche des vérités éternelles. Malgré tout ce qu'il avait appris, il désespérait de trouver un remède à son vide intérieur, lorsqu'un groupe de Paris l'envoya, lui le plus sceptique, le plus fin, le plus difficile à tromper, pour voir cet Homme de Lyon. Le Dr Marc Haven revint au bout d'un certain temps, mais pour dire qu'il retournait à Lyon, où il comptait s'établir. Il avait vu « le sorcier », « l'homme aux traits grossiers », « l'ancien garçon boucher », autant de légendes s'il en fut, et cet homme l'avait reçu simplement, *tel qu'il était.* Lorsque le Dr Lalande se trouva en sa présence, il se sentit soudain délivré de ses souffrances morales, il entrevit un terme à ses doutes, et la possibilité d'une ascension sans fin. Une sécurité inconnue jusqu'alors l'envahit et il éprouva la réalité, par cette présence même, de la prépondérance absolue de l'Esprit sur la matière.

A travers son Maître il touchait enfin à la réalisation totale. Les grimoires compliqués étaient loin, tandis qu'une Bonté surhumaine accordait tout et, devant ce miracle intérieur, le Dr Lalande s'inclina. La rencontre avec Monsieur Philippe accentua en lui le passage de la voie initiatique à celle du cœur, ou à la voie mystique dans le sens réel du mot. On ne peut jamais être trop mystique ou trop contemplatif, car « la langue de feu subtile, entrant en eux et sortant d'eux, est ce qui unifie le Maître avec la réalité puisqu'elle (la langue de feu) a la qualité d'être avec Elle (la réalité). Son *cœur* est avec le Maître qu'il ne quitte pas et il (le feu) est le signe de l'Unité pure, qui est le but de l'idéal. »

....

Le Docteur Lalande écrivait bien plus tard lui-même à un ami : « Il était, Lui, tellement différent de nous, tellement grand en connaissance, si libre, que nulles de nos mesures ne s'adaptaient à Lui. Logique, morale, sentiment de la famille, tout cela n'était pas pour Lui ce que c'est pour nous, puisque la vie entière se présentait à Lui avec le passé et l'avenir liés ensemble en un seul tout spirituel dont Il savait la nature, l'essence, les raisons, les lois, dont Il possédait les rouages.

Madame LALANDE

Les douzes règles pour le combat spirituel

1. — Si l'homme trouve dure la route de la vertu, parce que sans cesse il nous faut lutter contre la chair, le diable et le monde, qu'il se souvienne que, quelque vie qu'il ait choisie, fût-elle selon le monde, beaucoup d'adversités, de tristesses, de désagréments, de travail s'y rencontreraient.

2. — Qu'il se souvienne que, dans les choses du monde, plus longtemps on combat, plus péniblement un travail succède à un autre travail, avec, au bout, le châtiment éternel.

3. — Qu'il se souvienne qu'il est insensé de croire qu'on puisse parvenir au ciel autrement que par une lutte de ce genre, de même que notre chef, le Christ, n'est monté au ciel que par la croix ; la condition du serviteur peut-elle être meilleure que celle du maître ?

4. — Qu'il se souvienne que non seulement il faudrait supporter ce combat, mais le désirer, même s'il ne nous en arrivait aucune récompense, seulement pour se conformer à la doctrine du Christ notre Dieu et Seigneur. Chaque fois qu'en résistant à l'un quelconque de tes sens tu te fais violence, pense à la partie de la croix du Christ à laquelle tu te rends ainsi conforme. Quand, résistant à ton ventre, tu mortifies le goût, rappelle-toi sa boisson de fiel et de vinaigre ; quand tu retires ta main du rapt de quelque chose qui te plaît, pense à ses mains fixées pour toi sur le bois de la croix ; et si tu résistes à l'orgueil, rappelle-toi celui qui, alors qu'il avait la forme d'un Dieu, a accepté pour toi la forme d'un esclave et a été humilié jusqu'à mourir sur la croix, et quand tu es tenté par la colère, souviens-toi que lui, qui était Dieu, et le plus juste de tous les hommes, se voyant malgré cela raillé, insulté, flagellé, couvert de toutes sortes d'opprobes comme un voleur, mélangé avec des brigands, n'a cependant donné aucun signe de colère ou d'indignation, mais supportant tout très patiemment, répondait à tous avec la plus grande douceur ; et ainsi, en suivant tout point par point, tu ne trouveras aucune souffrance qui, par un certain côté, ne te rende conforme au Christ.

5. — Mais ne te fie pas à ces douze armes pas plus qu'à aucun moyen humain : confie-toi en la seule vertu de Jésus-Christ qui a dit : « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde », et ailleurs : « Le prince de ce monde est jeté dehors » : aussi fions-nous à sa seule force pour vaincre le monde et dompter le diable ; et pour cela, nous devons toujours demander son secours par la prière et le secours de ses saints.

6. — Souviens-toi, quand tu as vaincu une tentation, que toujours une autre va venir, car le diable rôde toujours autour de nous, cherchant qui dévorer. C'est pourquoi il faut toujours se tenir dans la crainte et dire avec le prophète : « Je me tiendrai sur mes gardes. »

7. — Non seulement il ne faut pas être vaincu par le diable, mais il faut toi-même le vaincre, et cela se fait quand non seulement tu ne pèches pas, mais que, dans ce qui t'avait tenté, tu trouves l'occasion d'un bien ; de même, si quelque bonne action t'est procurée, pour que tu te laisses aller à ce sujet à une vaine

gloire, pense aussitôt que ce n'est pas ton œuvre, mais un bienfait de Dieu ; humilie-toi, et songe à être plus reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits.

8. — Quand tu combats, combats comme sûr de la victoire, et devant avoir enfin une paix perpétuelle, car Dieu t'accordera peut-être cette grâce que le diable, confus de ta victoire, ne reviendra pas ; quand tu as vaincu, comporte-toi comme si tu combattais encore. Souviens-toi toujours de ta victoire, et, dans la victoire, souviens-toi du combat.

9. — Quoique tu te sentes bien gardé et fortifié, fuis cependant toujours les occasions de pécher ; le Sage a dit : « Qui aime le danger y périra. »

10. — Dans les tentations, cours toujours au principe et précipite les enfants de Babylone sur la pierre : la pierre, c'est le Christ ; car le remède est toujours préparé tardivement, etc.

11. — Souviens-toi que même dans le moment du combat, c'est une ruse de la tentation de montrer la bataille : et cependant il est bien plus doux de vaincre la tentation que d'aller au péché où la tentation t'appelle. Et, en cela, beaucoup sont trompés ; car ils ne comparent pas la douceur de la victoire à la douceur du péché, mais le combat au plaisir ; et cependant l'homme, qui mille fois a fait l'expérience de ce qu'était céder à la tentation, devrait bien, une fois au moins, expérimenter ce qu'est amère la tentation.

12. — En outre, parce que tu es tenté, ne te crois pas abandonné de Dieu ou peu agréable à Dieu, ou peu juste, et imparfait. Souviens-toi qu'après que Paul eut vu la divine essence, il subit les tentations de la chair que Dieu permit qu'on lui envoyât, pour lui éviter celles de l'orgueil. Et en cela l'homme doit remarquer que Paul, qui fut un vase d'élection et fut enlevé jusqu'au troisième ciel, était cependant en danger de s'enorgueillir de ses vertus, comme il le dit lui-même : « Pour que la grandeur des révélations ne me fût pas un danger, on m'a donné l'aiguillon de la chair qui me souffletât. » Aussi, de toutes les tentations, celle de l'orgueil est-elle celle dont l'homme doit le plus se défier, car l'orgueil est la racine de tous les maux : le seul remède contre elle est de songer sans cesse que Dieu s'est humilié pour nous jusqu'à la croix et que la mort, malgré nous, nous humiliera jusqu'à faire de nous la pourriture des vers.

LES DOUZE ARMES DU COMBAT SPIRITUEL QUE L'HOMME DOIT AVOIR SOUS LA MAIN AU MOMENT OU LE PÉCHÉ L'ATTIRE.

1. Le plaisir est court et faible.
2. Il a pour compagnons : le dégoût, le remords.
3. C'est la perte d'un plus grand bien.
4. La vie est un rêve, une illusion.
5. La mort est là, venant à l'improviste.
6. La crainte de l'impénitence.
7. La récompense est éternelle ; le châtiment, éternel.
8. Dignité et destination de l'homme.
9. Paix de l'âme pure.
10. Bienfaits de Dieu.

11. La croix du Christ.
12. Le témoignage des martyrs, l'exemple des saints.

DES DOUZE CONDITIONS DE CELUI QUI AIME

1. Aimer une seule personne et tout dédaigner pour elle.
2. Estimer malheureux l'amant séparé de celle qu'il aime.
3. Tout souffrir, même la mort, pour être avec elle.
4. Prier qu'on lui plaise.
5. Etre toujours avec elle, au moins en pensée, si matériellement c'est impossible.
6. Aimer tout ce qui lui touche de près : ses amis, sa maison, ses habits, ses portraits.
7. Désirer entendre ses louanges, ne pouvoir supporter un mot offensant à son égard.
8. Croire d'elle les plus grandes merveilles, souhaiter aussi que tous les croient.
9. Désirer souffrir pour elle et trouver du plaisir à cette souffrance.
10. Pleurer souvent à son sujet, de douleur en son absence, de joie en sa présence.
11. Toujours languir, toujours brûler de désir pour elle.
12. Servir, sans arrière-pensée, de payement ou de récompense.

(Traduit pour la première fois du latin de Pic de la Mirandole par le docteur Marc Haven.)

Docteur Marc HAVEN

Extrait de *L'Initiation* de janvier 1906.

ARNAUD DE VILLENEUVE

1 vol. in-8°, par le Dr Marc Haven (Chamuel, éditeur).

Le Dr Marc Haven a présenté à la Faculté de médecine de Paris, comme thèse de doctorat, une étude complète sur l'un des maîtres en Hermétisme du XIIIe siècle : Arnaud de Villeneuve. Cette thèse a valu à son auteur, outre les félicitations du jury, la plus haute note que puisse décerner la Faculté. Ceux qui connaissent l'érudition et la science de Marc Haven ne s'étonneront pas de ce succès. Mais l'œuvre se rattache autant à l'hermétisme qu'à la médecine, et c'est au premier titre que nous tenons spécialement à la présenter à nos lecteurs.

L'ouvrage débute par une introduction exposant les trois courants qui dominent la médecine au XIIIe siècle. Le courant classique, originaire de Galien, et qui a son centre le plus actif en Italie, à Salerne, puis à Naples ; le courant populaire et empirique, répandu un peu partout et localisé principalement en France ; enfin le courant arabe, révélateur de la Grèce et d'Alexandrie, qui va tout bouleverser et tout envahir. C'est la synthèse de ces trois courants que s'efforcera de faire Arnaud de Villeneuve.

Si nous ne connaissions pas le Kabbaliste qui perce ici sous le docteur, nous serions étonnés, autant qu'ont dû l'être les juges, de la prodigieuse érudition que révèle tout d'abord cette introduction. Le reste du livre tiendra la promesse faite dès le début.

La biographie d'Arnaud de Villeneuve, ce maître de Raymond Lulle, est rétablie *(restituta)* magistralement en vingt-cinq pages. Et ce n'était pas œuvre facile ; car, sur Arnaud de Villeneuve, les encyclopédies et les dictionnaires, espoir habituel des faiseurs d'études historiques, sont muets ou remplis de renseignements faux.

Nous affirmons donc qu'Arnaud naquit en 1245, en France, en Provence, et cette opinion est appuyée *pour la première fois* sur les textes mêmes d'Arnaud, qu'on n'avait pas songé à utiliser à cet effet jusqu'ici. Nous suivons Arnaud à Paris, où il restera dix ans, suivant les leçons d'Albert le Grand et de saint Thomas, de Roger Bacon et de Pierre d'Apono parmi les plus illustres. De Paris, Arnaud va, muni de son titre de maître ès arts, approfondir la thérapeutique à Montpellier, où règne le courant arabe dans toute son intensité. Ce courant l'intéresse à tel point qu'Arnaud descend jusqu'à Valence pour en approfondir les mystères. C'est à Barcelone qu'il séjourne le plus longtemps. De là, il va en Italie, où il rencontre à Rome son futur disciple, Raymond Lulle (1286).

C'est en Italie qu'Arnaud se voua particulièrement aux études hermétiques et à l'alchimie. Il fit, en 1288, sa fameuse transmutation devant J. André.

L'année suivante, Arnaud revient à Montpellier où il est nommé régent. C'est là qu'il compose ses plus illustres traités de médecine. C'est de lui que date en grande partie la gloire de l'école de Montpellier.

Là aussi commence sa lutte contre une partie du clergé, la plus

pervertie. Arrêté à Paris (1299-1300), Arnaud ne doit la liberté et la vie qu'à de hautes protections.

Arnaud quitte la France pour l'Italie où il reste jusqu'au moment où le roi Jacques d'Aragon l'appelle pour lui demander la signification d'un songe (1308). Après diverses tribulations, nous retrouvons Arnaud à Naples où Raymond Lulle est son élève préféré.

Ce maître revient cependant à Paris en 1311 par pur amour de la lutte. Mais là la haine des moines se ravive et il est obligé de s'embarquer secrètement pour éviter l'Inquisition. Naufragé en Afrique, il revient en Sicile et meurt en se dirigeant vers Avignon, où il allait donner ses soins à son ami, le pape Clément V. A la mort de celui-ci, un tribunal de l'Inquisition, siégeant à Tarascon, condamna de nouveau les œuvres d'Arnaud.

Nous avons tenu à résumer en détail cette biographie que tout occultiste doit bien connaître et qu'a si bien rétablie le docteur Marc Haven.

Le chapitre III est purement bibliographique et représente aussi une somme de travail considérable; mais nous le laisserons de côté dans ce compte rendu ainsi que le chapitre IV (Cosmologie), le chapitre V (Anatomie, Physiologie), le chapitre VI (Pathologie), le chapitre VII (Thérapeutique) et le chapitre VIII (Chirurgie) pour nous arrêter spécialement au chapitre IX (Sciences hermétiques, Philosophie).

Il était impossible à un autre qu'à Marc Haven, titulaire des plus hauts grades de l'ordre martiniste et de l'ordre kabbalistique de la Rose Croix, d'écrire une étude sur la partie ésotérique des œuvres d'Arnaud de Villeneuve. Ce chapitre mérite donc une attention toute spéciale.

Nous voyons le maître apparaître comme magicien, comme prophète et comme alchimiste.

Accablé d'injures par les moines et par les profanes, sa mémoire est précieusement conservée par les frères initiés et Michel Maier (1568-1622). Raymond Lulle, Nicolas Flamel, Basile Valentin, Bernard de Trévisan le citent et le vénèrent comme un des plus grands parmi les initiés et comme un des premiers membres de la Rose-Croix.

A ceux qui ont voulu séparer le médecin de l'alchimiste, le docteur Marc Haven répond :

« Nous avons assez souvent, au cours de ce travail, insisté sur l'analogie des théories philosophiques, astrologiques et médicales, en ce siècle synthétique, sur l'unité de conception qui dominait toute la science d'alors pour ne pas avoir besoin d'y insister à nouveau. Le Macrocosme, ce grand corps fait à l'image de l'homme, et l'homme, ce résumé de la création, n'étaient-ils pas sans cesse unis l'un à l'autre par l'éternelle circulation des âmes, des fluides, des éléments ? La science ancienne reliait si étroitement l'univers à l'homme et l'homme à Dieu, que la théologie et l'astrologie ne pouvaient guère se séparer et que l'étude isolée de l'homme eût été considérée comme une déraisonnable et stérile entreprise » (p. 144).

Parmi les historiens contemporains de l'Alchimie, un particulièrement, M. Berthelot, s'est distingué par cette rage de nier toute la partie alchimique des œuvres des grands maîtres du XIIIe siècle,

Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle. M. Berthelot est un analyste éminent, un travailleur infatigable, un grand chimiste ; mais ce n'est pas un initié et les écoles d'initiation ont aussi leur tradition, leurs chaires et leurs examens. Elles ont su maintenir et rétablir intactes les figures d'Arnaud et de Raymond Lulle devant la postérité ; elles sauront continuer leur œuvre dans l'avenir. Car les injures adressées aux maîtres initiés, par les possesseurs actuels des chaires tomberont dans l'oubli en même temps que leurs auteurs. Dans cent ans y aura-t-il un historien ayant assez de temps à perdre pour retrouver la liste complète des œuvres du chimiste Berthelot ? Je ne sais. Mais ce dont je suis sûr, c'est que dans cent ans, si un historien de l'époque vient affirmer que Raymond Lulle ou Paracelse n'ont pas écrit une seule de leurs œuvres hermétiques, cet historien aura beau avoir le plus bel auditoire de l'époque et posséder la chaire la plus rétribuée du temps, il sortira du sein des fraternités initiatiques un homme, un obscur ou un illustre, peu importe, qui viendra rendre aux maîtres l'auréole qu'on tentait de leur arracher, car un historien profane, cela meurt ; mais une fraternité d'initiés, cela est immortel et cela parle aussi bien au XIIIe qu'au XIXe siècle quand il faut parler. Poisson a été emporté par la phtisie à l'âge de vingt-cinq ans et il avait déjà eu le temps de relever les erreurs de M. Berthelot à propos de Marcus Grœcus ; il est mort, mais le docteur Marc Haven est vivant et il poursuit l'œuvre sacrée. Quand on parle de mouvement et de thermo-chimie dans le monde profane, on dit Berthelot, et quand on en parle dans nos cercles initiatiques, on dit Louis Lucas, la Chimie nouvelle, 1853. L'avenir nous dira qui a raison. Pour l'instant, revenons à Arnaud de Villeneuve et à l'alchimie.

Marc Haven distingue les deux magies : cérémonielle et naturelle et montre comment Arnaud se rattachait à la seconde.

Nous voyons Arnaud astrologue et surtout astrologue médecin, ce qui manque tant à nos contemporains (pp. 149-150).

Mais c'est l'alchimiste qui va nous intéresser particulièrement ; voyons ses principales idées.

Unité de la matière, d'où unité absolue de ce que nous appelons aujourd'hui les différents corps simples, métaux et métalloïdes.

On ne peut transmuer une espèce métallique, un métal fixé, qu'en le faisant d'abord involuer, revenir à son principe, avant de le faire évoluer de nouveau.

La dissolution *involue* par deux opérations, l'ablution et la fixation *évoluent* en deux opérations.

Nous pouvons ici donner personnellement quelques détails complémentaires avec d'autant plus de liberté que les lecteurs paresseux ne viendront jamais les chercher dans ce compte rendu bibliographique et que nous serons sûrs de parler surtout pour les frères en lumière.

Celui qui veut donc comprendre quelque chose à l'alchimie doit d'abord bien se rendre compte que les distinctions entre les trois règnes minéral, végétal et animal sont de pures chimères inventées par les analystes et par les chimistes que les hermétistes appellent toujours des « garçons de laboratoire ».

Il y a *une matière* doublement polarisée qui se multiplie quand ses deux pôles se rencontrent et s'unissent dans l'acte de la

génération. Cet acte est universel, et *l'étincelle électrique* jaillissant entre deux pôles de force est un enfant au même titre que tous les enfants de la Nature ; mais elle n'est pas *fixée ;* car, si nous avions la science de fixer une étincelle électrique, nous reproduirions la lampe éternelle des Rose-Croix. Voilà donc un exemple de ce que c'est qu'une génération non fixée.

D'autre part, prenez un cheval, vous aurez beau le piler, le distiller et l'analyser, vous ne ferez pas avec lui un autre cheval. Pour faire un autre cheval, il faut une jument recevant, *à une époque spéciale,* la semence, et seulement la semence du cheval. Le cheval est pour le règne animal ce que le fer par exemple est pour le règne minéral : c'est un type déterminé et fixé.

Or vous aurez beau brûler, distiller et analyser du fer, vous ne le reproduirez pas. Pour la génération, il vous faut :

1° Découvrir *la semence* d'où provient ce métal ;

2° Trouver *sa femelle,* son pôle complémentaire ;

3° Accomplir la génération *au moment voulu ;*

4° Laisser développer, puis fixer le produit.

Ainsi un œuf de poule fécondé représente l'opération hermétique à la 3e période. On peut le mettre dans une « couveuse artificielle », et le poussin viendra comme sous la mère. C'est là une opération purement hermétique.

Quoique passant pour « désocculter l'occulte » auprès des naïfs, je n'ai dit que ce *qu'il m'était permis de dire,* et, malgré mon vif désir, je ne pouvais jusqu'à ces derniers mois parler trop clairement de l'alchimie. Aujourd'hui, j'ai plus de liberté à ce sujet, et, en même temps que libre essor m'était donné, les prodigieuses expériences d'Auguste Strindberg venaient appuyer toutes les théories hermétiques de faits nouveaux et faciles à reproduire.

Prenez du fer à l'état de sel, prenez la femelle, qui est ici le cuivre, aussi à l'état de sel, placez-les dans l'eau et créez la génération par l'ammoniaque et le sel ammoniac, et vous aurez de l'or *non fixé.* Voilà le procédé Strindberg que j'ai répété et qui est vrai.

C'est un procédé par voie humide ; il y en a deux autres. Mais il est inutile d'allonger outre mesure cet article. Demandons au Dr Marc Haven si Arnaud de Villeneuve « pratiqua », et il va vous répondre : Oui. Arnaud fit des baguettes d'or hermétique et fit plusieurs transmutations, une, entre autres, pour instruire Raymond Lulle son disciple.

Voilà l'initié dont l'œuvre nous intéresse, dont les efforts doivent être payés comme ils le méritent par tous les adeptes de l'ésotérisme.

Contre ses détracteurs, un frère en lumière s'est levé, et il a fixé à sa chaîne invisible le maître du moyen âge en lui restituant la couronne hermétique que les ignorants et les sectaires voulaient lui enlever. Pour cela, le critique doit rendre grâces à Marc Haven ; mais le frère d'initiation sait que le persécuté, ainsi vengé, se chargera seul de la récompense. A l'heure où tant d'autres bâclent une thèse sur l'omoplate en quelques jours pour flatter tel ou tel jeune agrégé, il est consolant et il est beau de voir un docteur produire une œuvre aussi digne et aussi juste que personnelle et j'ajouterai qu'il est « intéressant » de voir la Faculté de médecine

de Paris approuver et récompenser un si louable effort. Cela fait honneur plus encore à la Faculté qu'à l'élève ; car cet élève-là vient de retenir une place dans un royaume qui est bien loin de celui des chaires et des intrigues. Je ne puis rien ajouter à sa récompense après mes faibles éloges. Que nos lecteurs lisent cette belle œuvre, et ils m'en remercieront.

PAPUS

Extrait de *L'Initiation* d'août 1906.



Rencontres avec nos auteurs...

Aujourd'hui,

Jean-Pierre BAYARD

Jean-Pierre Bayard a quitté la région parisienne; à l'occasion d'une de ses venues à Paris, nous lui avons posé quelques questions.

La Rédaction. — *Jean-Pierre, nous venons d'apprendre, avec quelque retard, ta nomination de chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur, croix décernée conjointement par le Président de la République et le Ministre de la Culture, Monsieur Jack Lang. Cette distinction, au titre des Arts et Lettres, ainsi que le prix Bordin qui vient de t'être remis par l'Académie des Beaux-Arts, Institut de France pour ton dernier ouvrage* La tradition cachée des cathédrales *paru aux éditions Dangles couronnent l'ensemble de ton œuvre; nous tenons à te féliciter, toi un de nos collaborateurs.*

J.-P. B. — Vos félicitations me touchent, mais ce prix et cette croix qui s'ajoutent à ma nomination d'Officier dans l'Ordre National du Mérite, sont bien le résultat d'un travail collectif, d'une pensée constructive. Nos recherches mutuelles, notre épanouissement dans la pensée spirituelle n'appartiennent jamais à un seul homme, mais bien aux groupes qui lui permettent de mieux réfléchir. Sans doute mes ouvrages sur la spiritualité des sociétés fermées, et peut-être plus sur le Compagnonnage, incitent d'autres recherches en mettant en honneur le respect des autres, la glorification du travail, le sens de la droiture. En nous appuyant sur la pensée traditionnelle nous cherchons à créer un monde meilleur. C'est donc à moi de vous remercier, vous tous qui m'avez donné l'exemple.

La Rédaction. — *Des idées généreuses que nous partageons !... Nous savons que tu es un grand travailleur ; peux-tu nous expliquer l'organisation de ta vie journalière ?*

J.-P. B. — Effectivement je produis beaucoup car je discipline mes activités. Je viens parfois à Paris, en moyenne tous les mois, mais je préfère le silence et le calme de ma demeure angevine, où je bénéficie d'un cadre merveilleux pour mon travail quotidien, avec de grandes surfaces pour écrire jusqu'ici au stylo, la dactylographie étant alors faite par mon épouse; maintenant j'emploie un Macintosh; d'autres locaux reçoivent mes nombreux documents avec meubles à clapets, dossiers suspendus, puis ma bibliothèque

d'environ 10 000 livres avec mon fichier me permettant de me retrouver très rapidement. Tous les jours je suis avant 8 heures à mon bureau ; j'écris et je lis ainsi toute la journée. Le fait de reprendre ses habitudes met en condition de travailler ; même plus ou moins bien disposé, le travail effectif de chaque jour doit être ensuite critiqué, corrigé, raturé ; il ne faut pas attendre « l'inspiration » qui ne viendra peut-être jamais.

LA RÉDACTION. — *Sans doute est-ce pour cette raison que tu as choisi de vivre retiré dans la campagne ?*

J.-P. B. — Sans doute. Pour pouvoir mieux travailler à mon rythme, avoir moins de contraintes extérieures, car je ne sais guère répondre négativement aux invitations !... Mais je me rends aux grandes manifestations parisiennes, aux expositions de peintures et d'archéologie. Il m'est demandé de nombreuses conférences en France et même à l'étranger ; avec mon épouse nous en profitons pour visiter la région, revoir des lieux privilégiés.

LA RÉDACTION. — *Quelle est l'origine de l'intérêt profond que tu portes aussi bien à la Franc-Maçonnerie qu'aux divers mouvements ou Ordres dont tu te fais l'historien ?*

J.-P. B. — Découvrir le parcours de la pensée ; rechercher l'évolution de l'homme ; pénétrer cet esprit qui sans cesse se perpétue alors que l'être reste toujours le même depuis les temps les plus reculés ; j'ai toujours été frappé par les dessins rupestres, la décoration et les bijoux des êtres vivant dix mille ans avant notre ère et la recherche artistique de notre époque ; il n'y a pas de changement dans la nature intérieure de l'individu qui a les mêmes besoins : seul l'environnement se modifie. J'ai ainsi tout d'abord analysé les contes, les légendes que nous retrouvons dans toutes les civilisations, à toutes les époques ; cette permanence de la pensée m'a conduit à m'intéresser aux sociétés initiatiques qui reflètent grâce à leur rituel la pensée Traditionnelle.

LA RÉDACTION. — *A quelle époque de ta vie tout cela a-t-il commencé ?*

J.-P. B. — Très jeune, je pense. J'ai retrouvé des carnets de notes de voyages, alors que j'avais 11 ou 12 ans, où je notais déjà des faits qui me paraissaient insolites. J'ai dévoré des livres ; à 14 ans je connaissais les exploits des chevaliers de la Table Ronde ; c'est aussi vers cet âge que j'ai eu la grande chance de connaître Pierre Mac Orlan, notre voisin à la campagne, que j'allais voir régulièrement et qui m'a conseillé, dirigé, tandis que le peintre Bischoff me parlait des arts. C'est ainsi que tout en continuant mes études de mathématiques pour devenir ingénieur dans les travaux publics, c'est-à-dire travailler sur des chantiers au contact d'autres hommes épris de l'esprit de la construction, j'ai pu continuer de m'instruire spirituellement près de deux hommes remarquables. Grâce à eux j'ai pu ensuite côtoyer d'autres artistes fort célèbres et bénéficier de leurs connaissances.

LA RÉDACTION. — *Autre chose : crois-tu à la réincarnation, aux vies successives, à l'Au-delà ?*

J.-P. B. — Oui. Car il me semblerait illogique que tout notre effort disparaisse totalement. La religion celtique, fort proche des pensées orientales, nous incite à la même conclusion : il faut

réussir à passer par les trois cercles pour atteindre notre plein épanouissement. Toutes les sociétés initiatiques incitent l'homme à se déplacer, à devenir autre en s'améliorant. Ce sont des écoles de la perfectibilité. Pour créer il faut toujours savoir s'améliorer, rêver à ce qu'il y a de meilleur ; le réel n'est qu'imagination fixée.

LA RÉDACTION. — *La revue L'INITIATION est un cahier de documentation ésotérique traditionnelle et non un refuge d'expérimentations psychiques personnelles. Nous sommes attachés à la tradition véhiculée par nos Maîtres passés, mais nous nous ouvrons aux Maîtres futurs (nous publions des documents rares, mais ce n'est pas seulement que cela...). Es-tu d'accord avec cette vocation ?*

J.-P. B. — Oui bien entendu. C'est pourquoi je soutiens votre revue *L'Initiation.* Comme le cher Philippe Encausse, je pense que c'est par l'esprit que nous pouvons atteindre l'intérieur de ce qui est. Les sciences pratiques peuvent être intéressantes, elles peuvent même nous mettre sur la voie si nous avons débuté par l'expérimentation ; mais celle-ci reste tributaire d'un fait scientifique qui n'a qu'une vie éphémère, car d'autres découvertes modifieront l'optique d'un moment. La pensée Traditionnelle, grâce à son symbolisme, remonte aux sources, à la Parole originelle, à ce qui est mystère et que nous ne pouvons appréhender que par l'analogie. Tout en puisant dans le passé, notre vie spirituelle doit rester active ; si nous restions dans la contemplation du passé, notre connaissance ne serait que l'image d'un musée sans vie ; nous devons être dynamique, fort, afin de nous intégrer pleinement dans la vie sociale mais aussi préparer l'avenir. Notre action spirituelle doit être vivante.

LA RÉDACTION. — *En ce moment quels sont tes projets littéraires ?*

J.-P. B. — Tout en cherchant mon propre dépassement spirituel, sur le plan pratique je cherche de bons manuscrits pour les éditions Dangles et Guy Trédaniel où je dirige des collections qui entrent dans cette recherche qui ne peut se clore. Nous voyons depuis plus de trente ans une nette évolution vers cette recherche de la spiritualité : nous devons l'encourager, comme l'a fait Philippe. J'ai bien des projets, bien des notes à mettre au point en dehors du livre que j'ai entrepris sur *Le Temple ;* actuellement bien des projets pour une trentaine d'années...

LA RÉDACTION. — *Merci, Jean-Pierre, d'avoir accepté si gentiment de répondre à nos questions... Nous sommes sûrs que nos lecteurs en seront très touchés !*

*
**

Notre ami Jean-Pierre Bayard rend compte de la lecture de quelques ouvrages ; très lié avec Philippe Encausse il lui a fait publier en 1979 son ouvrage *Papus* dans une collection qu'il dirigeait alors aux éditions Belfond, Les grands Maîtres de l'ésotérisme. Il a publié dernièrement dans le numéro 3/ 1989 de notre revue un article sur Jacques Cazotte. Dans ses nombreux écrits (livres ou articles) ainsi que dans son dernier ouvrage *La spiritualité de la Rose-Croix* (Dangles) il cite le Martinisme, Papus, Philippe Encausse ainsi que notre revue.

LE CERCLE SYMBOLE DE L'UNITÉ

Jean-Pierre BAYARD

Le cercle et le point n'existent pas. Ils sont des constructions effectuées à partir d'une réflexion créatrice. Mais que représente cette ligne continue et cependant discontinue, établie à partir de l'infini ? Que veut dire cette suite ininterrompue de points qui ne signifient rien et qui font partie intégrante de notre chaos ?

Ce cercle abstrait est matérialisé parce qu'il a été imaginé. On peut déjà dire que la réalité extérieure n'existe pas et que tout n'est que pensée.

Le cercle est le lieu des points d'un plan équidistants d'un autre point du plan, nommé centre. L'analyse de cette figure fait apparaître des propriétés, tel le rapport de la circonférence au diamètre et qui est égal à « pi ». Lorsqu'on parle du cercle on songe ainsi à la circonférence, sans toujours songer à localiser le centre. Ce qui fait dire à Pascal que l'espace est « une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part » ; nous aurions ainsi une pluralité d'infinis, proposition évidemment fausse, car si tous ces infinis se limitaient l'un à l'autre, ils ne seraient plus infinis.

Cependant l'idée d'un ensemble de points ayant la puissance du continu reste en dehors du champ de la connaissance humaine. Le continu n'est pas observable. De même il ne sera jamais possible de tout connaître de la réalité du monde, et cependant scientifiquement nous sommes revenus à la conception d'une unité profonde, à la notion d'un univers qui est « Un ».

L'idée de circonférence semble être retenue pour représenter le cosmos et il faut noter qu'en symbolisme le carré figure la terre et le cercle le ciel. Dans les plus anciennes représentations nous trouverons le palais du souverain chinois fait d'un carré à sa base, avec un toit circulaire où le Fils du Ciel se plaçait pour promulguer ses ordonnances. Le char du souverain est aussi une maison carrée avec un dais circulaire, et le prince n'acquiert ses vertus royales qu'après son sacre où un dais analogue a été dressé dans l'église. De nombreuses statues portent le cube et la sphère, symbole de leur double appartenance au divin et au terrestre.

On représente le Cosmos par un cercle, quoique ce dernier ne semble pas avoir d'existence dans la nature. Le soleil se déplace en spirale autour d'un circuit électrique équipotentiel de la galaxie. La terre se déplace en deuxième spirale autour de la spirale solaire. La lune tourne en troisième spirale autour de celle de la terre. Et ainsi de toutes les planètes. Les Orphiques figuraient l'univers sous la forme d'un œuf. On peut ainsi songer que le cercle parfait — ou la sphère — n'existe pas, qu'il n'est valable que sur le plan supérieur, mais que l'ovoïde qui est aussi une ligne fermée correspond au plan humain.

Mais en dehors de toutes formes représentatives peut-on limiter le Cosmos ? Y a-t-il un commencement, une fin ?

Le temps lui-même a-t-il une fin et n'est-il pas aussi schématisé par une circonférence ? En ce sens le cercle est bien l'image de l'unité et Gérard de Nerval s'est exprimé de façon voilée, mais d'une manière initiatique qui ne saurait nous échapper.

— *ARTEMIS* —

La Treizième revient... C'est encore la première ;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment ;
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encore tendrement :
C'est la mort — ou la morte... O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux,
Tombez fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux.

Le temps ne se déplace plus sur un plan rectiligne, mais bien sur une courbe fermée. La dernière cause est aussi le premier effet. Tout élément peut être à la fois premier et dernier. Enchaînement des causes aux effets, c'est la figure emblématique du grand œuvre où le serpent Ouroburos par son mouvement circulaire laisse entendre l'immortalité, le principe de la conservation et de la béatitude puisqu'il n'y a plus ni commencement ni fin ; en entourant le zodiaque éternel il tue la mort. Dans ce temps continu, le monde peut évoluer sous la volonté de l'initié qui connaît la pomme, sphère pulpeuse et initiatique qui coupée fait apparaître l'étoile à cinq branches, emblème du libre arbitre, que nous retrouvons chez l'oursin. Le logos crucifié est peut-être le résultat de l'expérience d'Eve.

Puisque nous sommes sous cette loi astrologique où toutes choses se trouvent liées par des rapports d'analogie, où les événements régis par une loi immuable se reproduisent semblables et non pas identiques, notons que le soleil lui-même se représente comme un cercle avec un point central, et Gédalge affirme que le cercle est l'emblème solaire par excellence, le point symbole du début de toute manifestation.

Il nous faut bien considérer ce centre qui représente le Principe, et qui est symbolisé géométriquement par le point. La circonférence ne peut exister sans son moyeu, mais celui-ci est indépendant de celui-là et il contient toutes les circonférences concentriques. Ce pivot est bien l'unité et dans un texte taoïste nous lisons : « Le point qui est le pivot de la norme est le centre immobile d'une circonférence sur le contour de laquelle roulent toutes les contingences, les distinctions, les individualités ».

Cependant René Guénon a montré dans *Le Symbolisme de la Croix* qu'aucun point ne pouvait être considéré comme le centre : tous les points appartiennent au domaine de la manifestation puisqu'ils sont compris dans l'espace. Le centre ne peut être localisé ; tel est le résultat de la pensée métaphysique.

Au centre, point Principe et à la circonférence-manifestation, il faut ajouter le ternaire, le rayon qui sert à mesurer la circonférence et qui émane du Principe. Nous venons ainsi à la représentation de la roue où les rayons relient les deux valeurs. C'est pourquoi les Rosicruciens ont fait de la roue cosmique le symbole du monde manifesté sous le nom de la Rota Mundi. Si la roue n'a que quatre rayons nous songeons à la croix et puisque cet emblème a la vocation de tourner autour d'un point fixe et immuable « le moyeu, l'emphalos ou le bétyle », on peut lui donner un sens de rotation, soit l'image d'un cercle de manifestation. Le swastika ou croix gammée répond à ce symbolisme bien que la circonférence ne soit pas tracée et il en est de même avec le taï-ki, figure formée par les deux spirales diamétralement opposées, qui reforment le cercle dans un concept d'équilibre et de plénitude.

Le cercle est aussi le rythme qui donne la cohésion à toutes choses. Ainsi lorsque nous faisons tournoyer un objet, celui-ci décrit un cercle parfait si la corde qui le tient est bien maintenue par la main. Si la main lache la corde, le poids décrit une courbe non contrôlée et la cohésion disparaît. L'homme ne peut se libérer de la matière, de cet apport harmonieux qui régit l'atome ou la vie cosmique. Il faut que nous soyons liés, que nous soyons rattachés au centre, que ce rayon existe. Sans ce lien c'est le désordre, le chaos.

Le centre est à la fois le point de départ et le point d'aboutissement, car si tout est issu de lui, tout y revient. A cette unité correspond la circonférence qui ne peut être que multiplicité. Mais l'homme, mesure de toute chose n'est-il pas ce rayon ? Mettons-lui les pieds sur la circonférence, la tête au centre spirituel, à ce centre du monde qui est l'arbre de vie. L'esprit peut connaître les êtres nés de sa manifestation et nous avons ainsi les deux circuits d'involution, mais par un effet curieux la terre est ainsi figurée par le cercle, le ciel par le point, représentation plus ésotérique que celle que nous avons vue précédemment. Les hermétistes ont remplacés le cercle par un carré dans la figure de la Jérusalem Céleste. Par cette sorte de quadrature du cercle, la sphère devient un cube lorsque le développement est achevé. Nous continuons ainsi à tailler notre cube, car nous recherchons l'absolu.

De nombreuses formes symboliques représentent le cercle : ainsi l'anneau sans commencement ni fin, chaîne indissoluble qui unit les deux époux ou le roi, les uns et les autres placés sous la protection d'une puissance supérieure. Cet anneau, lien magique de la vie est un talisman comme le bracelet ou le collier, et il en est de même du nimbe ou de l'auréole du saint. L'arche, l'arc-en-ciel sont aussi le signe de l'alliance entre Dieu et les créatures terrestres, deux figures complémentaires dont la réunion forme la figure circulaire. On retrouve la même équivalence symbolique entre le croissant, la coupe et le navire et les Compagnons du Tour de France ont nommé vaisseau renversé leur grande voûte de charpente. Ne faudrait-il pas aussi parler du compas qui sert à tracer les cercles puisque pour Ragon « le compas est l'image de la pensée dans les divers cercles qu'elle parcourt ». Le compas s'ouvre mystérieusement à 45° au grade de maître, il vient à 60° au 5e ; mais aux 14e et 18e grades il est à 90°.

Il faut évoquer aussi les trois cercles, la triple enceinte, la croix Celtique, d'étranges monuments qui appartiennent au symbolisme des labyrinthes, comme le Tombeau de la chrétienne.

Dans la règle bouddhique la « roue tournante » signifie prêcher ; ces roues solaires se trouvent dans de nombreuses églises, à Amiens, à Saint-Etienne de Beauvais, à Bâle ; dans un vitrail de Chartres. La crucifixion sur la roue solaire fait songer à la dixième arcane du Tarot : les personnages montent et descendent, fixés à la jante ; c'est matérialiser les deux courants d'évolution et d'involution. Dans les emblèmes solaires et de résurrection il faut noter l'ostensoir.

Si l'on va de la circonférence vers le centre, on va aussi du centre vers la circonférence ; nous retrouvons ces deux mouvements complémentaires, dans le double mouvement du cœur, dans le rythme de la respiration, où l'initié s'évade de notre monde mais doit aussi y revenir afin de transmettre son message. Alors peut-être comprendrons-nous une des raisons par laquelle Vénus naît dans une conque, une cavité profonde, vase ou réceptacle dont la forme est celle de l'hélice spiraloïde.

Bien que l'on ne puisse parler de l'intérieur ou de l'extérieur de la circonférence, puisqu'il ne peut y avoir de sens séparatif, on peut néanmoins considérer le centre du cercle comme représentant la terre. Notre visage, microcosme et miroir de l'univers vivant, se construit autour de ce centre de gravité spirituel. La face humaine sublimée reste encore embrumée dans ce vaste concert des forces secrètes de la vérité universelle, dans ce royaume de l'instinct et de l'inconscient. Dans cette communion de la substance, de la force vitale de l'univers, notre esprit s'élargit et nous dilate. Nous voyageons sur ces cercles, sur ces tranches de durée. Nous sommes entraînés sauvagement par le faisceau vibrant des spirales et ces volutes admirables qui foisonnent comme des flammes nous contraignent à ré-imaginer l'univers où tout vit par ce système hélicoïdal qui se visse dans l'étoffe spatiale. La notion de la relativité de l'espace-temps nous fait vivre à la fois au présent et au passé. Le cosmos est formé à l'instant précis de présent et de passé, mais aussi d'avenir puisque ce qui existe actuellement ne sera perceptible que dans des millions d'années. Ainsi l'avenir est constitué d'éléments déjà vécus ; ainsi nous sommes les prisonniers et les maîtres de notre destinée. Présent et avenir existent de toute éternité et le cercle est la figuration de l'avenir prédéterminé.

Ainsi le dualisme se résorbe finalement dans l'Unité. Depuis le signe d'ordre du Bon Pasteur à la forme du Caducée, tout nous conduit à la proposition unitaire, à l'esprit Un où les distinctions du beau et du laid, du vrai et du faux, du bien et du mal disparaissent dans la conception de l'absolu, de la loi d'Amour.

Lettre d'une Sœur...

Cette lettre provient d'un membre de l'Ordre qui assistait pour la deuxième fois à la réunion rituelle qui eut lieu, dans le cadre des Journées Papus, le samedi 27 octobre dans l'après-midi. Elle est pleine de spontanéité, de fraîcheur... et d'espérance : le lent travail de transformation intérieure a commencé. Le travail initiatique porte ses fruits et c'est pour cela que nous vous invitons à partager son message.

L'auteur n'ayant pas souhaité que figure son nom, ni même ses initiales ; nous le respectons.

Chers vous tous,

Samedi 27/10, pendant quelques heures d'après-midi, le Seigneur nous a-t-il vraiment touché par Sa Grâce ? Je l'espère et je le crois, car, après mon départ du Centre, je me sentais plus forte, plus juste, plus désireuse...

Alors merci à ceux de mes frères et sœurs qui, au travers de leur belle pensée ou de leur foi et de leurs connaissances, ont fait rejaillir jusqu'à moi un peu de cette Grâce suprême qui vit en eux et merci aussi à votre arbitrage fin et dynamique d'avoir ordonné le déroulement de cette sorte !

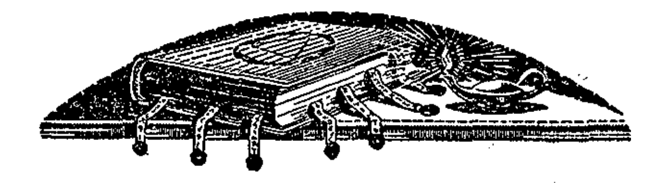
Le lendemain dimanche, je suppose que la pluie et le vent du dehors ont incité les cœurs à se resserrer d'autant mieux les uns les autres, pour plus de chaleur, plus de fraternité... N'est-ce pas ?

J'ai éprouvé cette année, mieux que l'année dernière, ce sentiment d'appartenir à une famille à laquelle je suis liée par l'essentiel ; je n'ai jamais parlé à la plupart de ses membres, mais un regard suffit à la reconnaissance profonde et sûre... C'est merveilleux de potentiel et de pureté bien au-delà des différentes teintes de personnalités, qui d'ailleurs, lors d'un tel rassemblement, semblent s'effacer avec facilité.

Ma joie et mon émotion pourraient encore s'exprimer, mais je voulais seulement vous en informer.

Affectueusement à vous.

Paris.



Les Livres...

• **Les arcanes noirs de l'hitlérisme,** par Robert AMBELAIN, chez Robert Laffont - 384 pages, 98 F.

En 1946, au tribunal de Nuremberg, des rires secouent l'assistance. La Cour vient d'évoquer les rapports de chefs nazis avec l'astrologie, la magie et le tantrisme tibétain ou indien. Sitôt abordée la question est étouffée.

Robert Ambelain a cru utile de la reprendre. Il démontre la montée progressive, sur plus d'un siècle, d'un pangermanisme germano-scandinave que l'on croyait disparu. Il met au jour la vie cachée d'Hitler : ses véritables origines, ses instructeurs occultes, son rôle avoué de médium délirant. Un rôle reconnu par certains de ses fidèles, qui n'hésitaient pas à qualifier leur grand homme d' « être démoniaque »...

Robert Ambelain révèle que l'analyse de la croix gammée **sénestrogyre** à la lumière des nombres congruents donne le chiffre 666, qui est celui de la Bête de l'Apocalypse ; cette analyse désigne aussi Hitler comme « L'homme du mal » annoncé par saint Paul.

Enfin, l'auteur aborde la question des appuis financiers et industriels dont Hitler bénéficia à la naissance du national-socialisme, prodigués par ceux qui voyaient dans ce mouvement un rempart contre le bolchévisme.

Un ouvrage où les révélations abondent !

• **Svâmi Prajnânpad, un maître contemporain,** par Daniel ROUMANOFF, préface d'Arnaud Desjardins (1er vol.). Ed. La table ronde, coll. Les chemins de la sagesse. Paris, 1989, 370 pages, 120 F.

Il faut être un homme bon pour appeler la bonté « une inifinie patience », la seule qualité que se reconnaissait S. Prajnânpad. Il faut avoir une solide culture, à la fois orientale et occidentale, pour donner les justes appellations européennes aux concepts complexes et ardus de la métaphysique indienne. Il faut, enfin, posséder une vaste connaissance de l'âme humaine et une profonde, magnifique intelligence de la science (il étudia la physique à l'Université de Calcutta où il termina son M. A. avec une médaille d'or), de la tradition et de l'éducation (il collabora avec le futur président de la République Indienne, R. Prasad) pour parvenir à se faire comprendre par tous lorsqu'il parlait des mystères de la divinité. L'expression de ses réponses s'adaptait à celui qui l'interrogeait. Il le faisait avec des mots courants, tirés de la vie de tous les jours. Ce maître trouvait la voie au changement radical dans le cœur de ses disciples, qu'ils fussent hommes d'affaires parisien, sanskritiste français, femme au foyer, employé des chemins de fer ou cinéaste renommé. Aujourd'hui, il est plutôt connu comme celui que Arnaud Desjardins appelle « son gourou », lui qui a fait le tour de nombreux maîtres et écoles. Gilles

Farcet, qui dirige cette collection et qu'on peut rencontrer sur France Culture aussi bien que comme fondateur et collaborateur dans des revues spiritualistes sérieuses (« Filigrane »), lui a consacré une partie d'un livre (*). Les éditions « L'Originel » lui ont consacré quatre volumes (**). Maintenant Daniel Roumanoff, qui fut un de ses jeunes disciples occidentaux, publie ici en deux volumes sa thèse de doctorat sur son maître bien-aimé.

C'est un bonheur de parcourir le plus discret de ces ouvrages-là : « Entretiens avec Svâmi Prajnânpad », tellement l'enseignement est clair. C'est un plaisir de lire l'ouvrage objet de cette récension parce qu'il a tiré, des lettres et notes prises par les élèves, un système structuré qui nous fait voir la solidité de la grille sous-jacente à son enseignement. Les citations de Svâmi sont nombreuses. En voici une, qui nous éclairera sur la façon dont il consolait un homme qui se croyait pourri par les désirs et l'ambition : « L'homme ne vit pas seulement de pain, c'est-à-dire de choses matérielles. L'homme est soumis au jeu du désir, et ce désir ne peut jamais être satisfait. Tout homme éprouve toujours une insatisfaction fondamentale au fond de lui-même, car le désir est infini... Encore plus d'argent, plus de ceci ou de cela. Pourquoi ? Parce que rien n'est jamais assez. Il y a quelque chose en vous qui sert de référence, comme la pierre de touche du joaillier. L'inifini est votre nature. Seul l'infini peut vous satisfaire. » Et le maître invite l'homme à vivre, éperdûment, pour s'en convaincre — « ...essayez de satisfaire votre désir, tout en sachant qu'il ne peut jamais être satisfait... qu'on ne peut vouloir l'infini, qu'on ne veut que des choses finies ». Jusqu'à ce qu'il soit prêt à accepter que l'unité ne peut jamais être trouvée sur le plan des formes, en raison de la différence. L'unité est une expérience intérieure à deux visages : l'un, « libération de la dépendance, des désirs du mental, de l'individualisme », équivaut à notre « délivre-nous du mal ». L'autre correspond au sentiment d'unité avec Celui qui nous montra le chemin pour aller vers le père : « Réalisation de l'unité, être soi-même, revenir à sa vraie nature, neutraliser l'action-réaction... réaliser l'Infini en action. »

Avec, en premier temps, une pratique très à lui : les « lyings » et un fin discours de psychologue, Prajnânpad enseignait l'Advaïta Védanta par un yoga de la connaissance de soi assumant, en fils de brahmane, l'Inde du temps des Védas. S'il avait eu des pouvoirs, ils avaient cessé de l'intéresser. Le plus important était celui d'aider les autres à être heureux. Ce fut le seul ordre donné à Desjardins lorsque celui-ci prit sa vie en mains et voulut commencer à enseigner : « Sois heureux ! ». Ce n'est pas facile. Pour qui que ce soit. Mais cela vaut la peine de s'y essayer.

Quant à la valeur de ce livre et celui de son enseignement, écoutons-le : « Si je me permets de juger en fonction de mes propres critères, vous aussi pouvez utiliser vos propres critères ; personne n'a le droit de juger. On n'a que le droit de comprendre. » Inviter chaque lecteur, selon ce que chacun est, à comprendre ce maître contemporain, à re-naître avec lui, voilà le meilleur des cadeaux de Noël que je peux vous inviter à vous offrir.

Marie de VIA-LORENZO

(*) Gilles FARCET : *Arnaud Desjardins ou l'aventure de la sagesse.* Ed. La Table Ronde.

(**) Aux Editions L'Originel :

— *Entretiens avec Svami Prajnanpad,* par R. Srinivasan, préface d'Arnaud Desjardins.

— *L'expérience de l'Unité, Dialogues avec S. P.,* par S. Prakash.

— *L'art de voir,* par Svami Prajnanpad (Lettres à ses disciples, tome I), préface du Dr. Frédérick Leboyer.

• **Quand les Francs-Maçons étaient légitimistes,** par Alec MELLOR, Dervy-Livres (Histoires et Tradition), 92 F.

Cet ouvage de 210 pages repend les thèmes généraux de la maçonnerie se référant à l'Angleterre ; il veut prouver que cet Ordre s'est toujours rallié à la royauté, mais il serait plus juste de dire au pouvoir en place. La maçonnerie est apolitique et en ce sens elle peut être qualifiée de légitimiste. En prenant les exemples de Ramsay, de Saint-Germain, il est exact qu'on ne peut identifier cette recherche spirituelle avec le mouvement rationaliste et Alec Mellor ajoute « avec la philosophie des Lumières ». Cependant la voie traditionnelle conduit à l'émancipation ; ce n'est pas un mouvement statique, les idées les plus hardies puisant dans l'humanisme ont toujours été l'apanage de la maçonnerie ; elle a prôné la liberté de pensée, elle a lutté contre l'esclavage, contre toute servitude et les salons littéraires, tel celui d'Helvétius, ont reflété cet esprit d'indépendance devant tout pouvoir. S'il est exact que la maçonnerie n'est pas à l'origine de la Révolution française, ses idées généreuses ont sans doute eu une influence sur l'esprit qui présidait en 1789. Alec Mellor insiste sur les personnalités de Berryer et du général de Sonis mais on connaît aussi l'admirable défense des Compagnons par l'avocat Berryer qui a bien lutté contre les lois gouvernementales ; plaidoirie qui a permis la reconnaissance du syndicalisme. Le livre d'Alec Mellor n'en est pas moins attachant par les sources historiques évoquées qui veulent défendre sa thèse qui aurait pu être plus nuancée.

Jean-Pierre BAYARD

• **Les Francs-Maçons de Bordeaux au XVIIIe siècle,** par Johel COUTURA, Editions du Glorit (Marcillac, 33860 Reignac), 180 F.

Cet ouvrage de 220 pages situe l'action de la Franc-Maçonnerie à Bordeaux au XVIIIe siècle. Ce port qui commerçait avec le continent américain et les îles qui y étaient géographiquement rattachées a joué un rôle fort important dans la transmission des idées maçonniques. Mais la partie consacrée à cette étude n'occupe que 55 pages, la liste des francs-maçons bordelais occupant la majeure partie de l'ouvrage. Dans cette liste alphabétique nous y trouvons nom, surnom, prénoms, profession, adresses, date et lieu de naissance, des renseignements sur l'ascendance et la descendance, date et lieu de décès, l'appartenance maçonnique avec la date d'initiation, la loge et divers renseignements qui proviennent des tableaux de loge, des procès-verbaux plus ou moins bien établis ; l'auteur a effectué un très important travail de recherche, consignant des faits qui peuvent servir à d'autres chercheurs. Johel Coutura a voulu cerner les faits maçonniques qui se sont déroulés spécifiquement à Bordeaux, délaissant quelque peu l'origine ou l'esprit de ces mouvements ou leur répercussion dans d'autres lieux ; nous aurions aimé voir comment les 25 degrés de l'Ecossisme des Empereurs d'Orient et d'Occident allaient marquer au XIXe siècle la maçonnerie qui se transformait en Amérique sous la pression de nos compatriotes. L'auteur a considérablement développé l'action de Mesmer et les répercussions en loge du magnétisme animal ; par contre son portrait de Cagliostro est vu sommairement et il conviendrait de reprendre ses rituels et d'étudier les réponses de Cagliostro à partir de formules maçonniques, sans doute décevantes pour des profanes mais prouvant les grandes connaissances d'un homme difficile à cerner. Au demeurant

une bonne étude, des renseignements qui peuvent ête précieux pour des chercheurs.

J.-P. BAYARD

• **La kabbale pratique,** par Robert AMBELAIN. Editions Bussières, 1990, 170 F.

Robert Ambelain fut, lui, il demeure nonobstant des divergences présentes sur la théosophie, un maître ès sciences occultes, dont les ouvrages épulsés valent d'être recherchés et le sont. **La kabbale pratique** méritait bien cette seconde édition que la maison Bussière nous offre aujourd'hui, en fac-similé sur la première de 1951.

Si le livre s'adresse au premier abord aux praticiens de la voie externe, que d'aucuns qualifient volontiers d'opérative — comme si la voie interne ne l'était pas ! —, les praticiens de la voie cardiaque auraient grand tort de ne pas y aller voir. Car il y a pour eux aussi, beaucoup à y prendre, à y apprendre. A ne pas prendre, en revanche, et à ne pas utiliser, les sceaux attribués à tort selon Ambelain aux soixante-douze noms divins, car ceux-ci seraient en réalité ceux de leurs contraires. L'auteur avoue s'y être laissé prendre, dans une note de mise en garde par quoi la présente édition diffère seulement de la précédente.

Serge CAILLET

• **La Franc-Maçonnerie opérative,** par Louis LACHAT, Editions Guy Trédaniel (Collections « Voies Traditionnelles »), 120 F.

Cet ouvrage de 220 pages a été écrit en 1933 et il faut reconnaître la clairvoyance de Louis Lachat qui a devancé nos études actuelles ; il épouse les idées de Henri Gray qui avait publié dans la revue « L'acacia » son étude que les éditions Guy Trédaniel viennent de faire paraître dans la même collection. Nous trouvons ainsi des notes sur le Compagnonnage et avant de parler des Templiers, l'auteur évoque cet ordre monastique attaché à la construction, les Frères Pontifes. Louis Lachat évoque également la construction du Temple de Salomon, en lui réservant un important chapitre et en établissant un parallèle Osiris-Hiram. Cet ouvrage reste d'actualité : nos nouvelles études ne font que compléter l'ouvrage de Louis Lachat.

J.-P. BAYARD

FIDES, un frère martiniste de Belgique, a bien voulu répondre à notre invitation. Il nous donnera régulièrement par de petites touches des notions simples et pertinentes sur la cabale. Il vagabondera donc entre les traditions chrétiennes et hébraïques, faisant des moments d'arrêt pour considérer un point déterminé qu'il nous invitera à regarder de plus près. En bon cabaliste, il suscite un regard nouveau sur « ce que nous connaissions déjà », sans que nous nous soyons posés la question de voir si cela avait été passé au crible du bon sens.

Ajoutez-y l'évidence d'une trouvaille pleine d'humour...

Laissez-vous conduire. Ce seront de petites touches de main de maître et des attouchements fraternels. Suivez-les.

SITAEL

VAGABONDAGES

Il est dit : s'il y a de par le monde cent soixante mille cabalistes il y a cent soixante mille cabales. Orthographe imprécise qui va de Cabale à Quabbalah en passant par Cabbale. Voici donc déjà un point d'arrêt dans notre vagabondage. Mais pourquoi se priver du plaisir de flâner ? Vagabonder n'est-ce pas suivre un sentier sinueux et s'arrêter pour en goûter le charme ? Le mot CABALE, en langue sacrée, appelé aujourd'hui chaldaïque, peut prendre plusieurs euphonies, sans que le sens radiculaire en soit pour autant altéré. Ce mot est toujours articulé sur les trois lettres Quaph, Bed, Lamed et son sens est toujours : recevoir, accepter, transmettre, prendre la doctrine de Dieu, la tradition, la science cabbalistique. Cela veut aussi dire : les nœuds, les cordons doivent se répondre, être en face l'un de l'autre (tiens, tiens ! où donc avons-nous déjà vu cela ?). L'idée en chaldéen est aussi celle de : devant, en face, vis-à-vis du chandelier, debout devant toi, pour recevoir la parole, etc. En aucun cas le mot KBL ou KBLAH ne signifie intrigue, conspiration ; ce sont ses adversaires qui pour les besoins de leur cause en ont gauchi la signification.

Second point, pourquoi écrit-on « il est dit », puisque la parole est en principe non écrite ? Eh bien, parce que depuis bientôt trois mille trois cent cinquante ans, des saints Rabbins, des Sadikim (pieux, vertueux) ont commenté les écritures, l'histoire du Peuple, la Genèse, etc., au cours de réunions, de séminaires dirait-on de nos jours, fermés. Les réunions se déroulaient toujours selon un processus immuable, car s'il fallait comprendre et transmettre la doctrine, il fallait le faire « *droit devant le chandelier* », donc selon une certaine règle. Le maître de maison présidait et, il est dit : « Rabbi X. ouvrit l'entretien et dit : « Il est dit : Ezéchiel... ». La porte s'ouvrit et Rabbi... entra et dit : « Oui, il est dit en Ezéchiel... » mais il est : « Psaumes... » et ainsi de suite. C'est donc pourquoi un secrétaire écrivait les débats. Sans cela, qu'aurions-nous ? Car si depuis Moïse on a écrit, avant lui on a dit, avec tous les risques d'une mauvaise transmission car dès Noé déjà la Parole n'était plus connue que de ses fils purs et de leur postérité.

C'est donc ainsi que dans les tonnes de livres qui composaient les divers Talmud, Midrach, Zohar et autres, le texte sacré occupe au centre de la page un carré de 1/4. Le reste, tout autour, est composé des commentaires Rabbiniques et des échanges de leurs correspondances à ce sujet mais *toujours* le texte est respecté. C'est son sens caché qui est recherché, commenté par les divers « chercheurs de lumière ».

Puisque nous avons l'aval des Maîtres passés, proposons-nous d'être le cent soixante mille et unième cabaliste. Donc, il est dit : « quand Moïse redescendit du Sinaï avec les tables de la loi, il vit que son frère Aaron avait fondu l'or des bijoux des femmes d'Israël et en avait fait un veau d'or et que le peuple festoyait autour de cette idole qu'il revérait comme le Dieu qui devait le précéder dans la voie ». Il est à remarquer que l'homme tend à revenir à un culte ancien s'appuyant sur une effigie. Il est prouvé que les fils d'Héber ont introduit en Mésopotamie le culte d'un Dieu unique représenté par un taureau. Abraham, avec le sacrifice d'Isaac remplacé par un bélier, pose, avec cette marque, le début de l'ère du Bélier, mais on vénère encore le Taureau, tout comme maintenant nous adorons l'Agneau, bien que nous en soyons à la fin des Poissons. En passant dans le Verseau, l'homme vénèrera peut-être les Poissons.

FIDES

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE
Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**
(Nouvelle série — 1953)

a eu lieu à 17 h, précédée par une réunion de présidents de Cercle et de Groupe, entre 10 h et 16 h. Une fraternelle représentation de l'Ordre Martiniste de Belgique nous a accompagnés dans nos travaux. Ces réunions ont été très riches, les échanges nombreux, la prière vraiment sentie et la satisfaction et la joie générales.

Le dimanche 28, à 10 h du matin, nous avons rendu hommage au Docteur Gérard Encausse Papus, à l'occasion du 74e anniversaire de sa désincarnation, ainsi qu'à son fils, notre cher Philippe. Devant leur tombe au cimetière du Père Lachaise, nous avons évoqué leur mémoire. C'est le frère Nicolas Leruitte qui l'a fait, avec les mots suivants :

« Nous voici à nouveau réunis en ces Journées Papus, pour commémorer le départ vers les mondes parallèles du Docteur Gérard Encausse Papus et de son fils Philippe. Et c'est à moi, représentant de l'Ordre Martiniste de Belgique, que notre cher Président Emilio a conféré la lourde tâche et le périlleux honneur d'évoquer leurs mémoires.

Que pourrais-je dire qui n'ait déjà été dit ? Et pourtant, il y a une constante qui se dégage de ce qui fut dit : « tu es vivant, Papus ». Pour nous peut-être encore plus particulièrement, puisque nous avons placé l'ordre Martiniste de Belgique sous son égide et que le martinisme Belge s'appelle « le Groupe Papus » ; nous, qui ne sommes pas rhétoriciens, ou si peu, apprécions d'autant mieux l'actualité du message Papusien que celui-ci fut transmis dans une langue simple, claire, précise et concise. Le savant, le médecin occultiste aurait pu employer un jargon accessible aux seuls « initiés ». Au contraire, c'est la simplicité et la clarté de son message qui ont touché l'âme et le cœur de tant d'hommes de désir, surtout parmi les simples et surtout pas parmi le vulgaire.

Un autre aspect du « bon docteur Papus » nous le rend vivant, et à moi en particulier, qui ai fait une carrière militaire complète. En 1914, le médecin, l'initié, l'homme de cœur vit arriver dans son antenne médicale du front des jeunes gens dans un état indescriptible. Combien a dû souffrir le Docteur Papus, lui qui avait consacré toute sa vie à soulager et à éclairer. Lui, qui amait tant « le petit soldat », quelle que fût la couleur de la capote ! Immense fut son chagrin ! Et c'est cet amour du petit soldat qui lui inspira les méthodes de transport des blessés, méthodes simples, efficaces, à l'aide de fusils, de bretelles et de ceinturons, dont les schémas existent encore et qui sont encore utilisés dans les bataillons d'infanterie.

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement et d'acheter des numéros.

PARIS	TOULOUSE
Librairie du GRAAL 15, rue J.-J. Rousseau 75001 PARIS	Librairie LA LICORNE 8, rue Malitache 31000 TOULOUSE

précéder [illegible] ». Il est à remarquer que l'homme tend à revenir à un culte ancien s'appuyant sur une effigie. Il est prouvé que les fils d'Héber ont introduit en Mésopotamie le culte d'un Dieu unique représenté par un taureau. Abraham, avec le sacrifice d'Isaac remplacé par un bélier, pose, avec cette marque, le début de l'ère du Bélier, mais on vénère encore le Taureau, tout comme maintenant nous adorons l'Agneau, bien que nous en soyons à la fin des Poissons. En passant dans le Verseau, l'homme vénèrera peut-être les Poissons.

FIDES

Entre nous...

COMPTE RENDU DES « JOURNEES PAPUS » 1990

Les 27 et 28 octobre 1990 ont eu lieu à Paris les « Journées Papus ». Elles nous ont permis de vivre, encore une fois, la vraie fraternité. Martinistes, Francs-Maçons et autres disciples et admirateurs de Papus avaient perdu leurs titres distinctifs pour garder seulement ceux de sœurs et frères. Comme chaque année, une réunion rituelle réservée aux seuls membres de l'Ordre Martiniste a eu lieu à 17 h, précédée par une réunion de présidents de Cercle et de Groupe, entre 10 h et 16 h. Une fraternelle représentation de l'Ordre Martiniste de Belgique nous a accompagnés dans nos travaux. Ces réunions ont été très riches, les échanges nombreux, la prière vraiment sentie et la satisfaction et la joie générales.

Le dimanche 28, à 10 h du matin, nous avons rendu hommage au Docteur Gérard Encausse Papus, à l'occasion du 74e anniversaire de sa désincarnation, ainsi qu'à son fils, notre cher Philippe. Devant leur tombe au cimetière du Père Lachaise, nous avons évoqué leur mémoire. C'est le frère Nicolas Leruitte qui l'a fait, avec les mots suivants :

« Nous voici à nouveau réunis en ces Journées Papus, pour commémorer le départ vers les mondes parallèles du Docteur Gérard Encausse Papus et de son fils Philippe. Et c'est à moi, représentant de l'Ordre Martiniste de Belgique, que notre cher Président Emilio a conféré la lourde tâche et le périlleux honneur d'évoquer leurs mémoires.

Que pourrais-je dire qui n'ait déjà été dit ? Et pourtant, il y a une constante qui se dégage de ce qui fut dit : « tu es vivant, Papus ». Pour nous peut-être encore plus particulièrement, puisque nous avons placé l'ordre Martiniste de Belgique sous son égide et que le martinisme Belge s'appelle « le Groupe Papus » ; nous, qui ne sommes pas rhétoriciens, ou si peu, apprécions d'autant mieux l'actualité du message Papusien que celui-ci fut transmis dans une langue simple, claire, précise et concise. Le savant, le médecin occultiste aurait pu employer un jargon accessible aux seuls « initiés ». Au contraire, c'est la simplicité et la clarté de son message qui ont touché l'âme et le cœur de tant d'hommes de désir, surtout parmi les simples et surtout pas parmi le vulgaire.

Un autre aspect du « bon docteur Papus » nous le rend vivant, et à moi en particulier, qui ai fait une carrière militaire complète. En 1914, le médecin, l'initié, l'homme de cœur vit arriver dans son antenne médicale du front des jeunes gens dans un état indescriptible. Combien a dû souffrir le Docteur Papus, lui qui avait consacré toute sa vie à soulager et à éclairer. Lui, qui amait tant « le petit soldat », quelle que fût la couleur de la capote ! Immense fut son chagrin ! Et c'est cet amour du petit soldat qui lui inspira les méthodes de transport des blessés, méthodes simples, efficaces, à l'aide de fusils, de bretelles et de ceinturons, dont les schémas existent encore et qui sont encore utilisés dans les bataillons d'infanterie.

Et, « last but not least », à l'imitation d'Edmond Rostand dans l'épigraphe de son Cyrano, qui écrivait « ...puisque l'âme de Cyrano est passée en vous, Coquelin, c'est à vous que je dédie ce poème », pourquoi ne pourrions-nous pas rêver, imaginer que l'âme du plus célèbre médecin initié de France, Alcophibas Nazier, de Gargantuesque mémoire, ne soit passée en Gérard Encausse Papus. Même verve, même message, même façon de transmettre par amour des simples et néanmoins avec des contacts suivis avec les plus grands. Et notre frère et ami Philippe, pourquoi n'aurait-il pas lui aussi reçu le *« Rouah Néphech », d'Alcophibas ? Tous trois « médecins* des corps et des âmes », soignant, éclairant, consolant, transmettaient par le rire. Philippe un jour, au cours d'un déjeuner, me disait *en riant* : « je ne deviens véhément, mais alors ! que quand il s'agit de l'Ordre ». Transmettre donc dans la Joie, dans la Paix, car bien qu'exaltés ils n'étaient pas bellicistes, dans la Charité : c'est en cela qu'ils sont vivants et qu'après tant d'autres je puis dire : « Tu es vivant, Papus, tu es vivant, Philippe ! ».

Avant de nous quitter, nous avons évoqué ceux qui nous ont *quittés : Michel Encausse, petit-fils de Papus,* qui était là, avec nous, l'année passée, et notre cher frère Georges Boucheron — lui, c'était le dentiste des pauvres ! — l'ami de tous.

Avant de nous quitter, nous nous sommes *recueillis en une* émouvante chaîne d'union.

Nous nous sommes retrouvés par la suite au Palais de la Mutualité, pour le « Banquet Papus », agape fraternel partagé avec joie et amitié.

Merci à nos frères et amis, dont certains venaient de très loin, pour avoir partagé des Journées qui laissent dans nos cœurs l'espoir de nous rencontrer la prochaine année.

Emilio LORENZO

A nos amis lecteurs paix, joie et tous mes meilleurs voeux de santé en cette nouvelle année. Que la paix de nos coeurs s'étende sur le monde. Que ce ne soit pas notre volonté mais la Sienne qui nous guide durant l'année 1991.

Emilio Lorenzo

Très chers amis lecteurs,
En cette nouvelle année 1991, je vous souhaite au nom de tous les responsables de la revue l'Initiation, tous mes meilleurs voeux de bonheur, de Paix et d'Amour en notre Seigneur Jésus-Christ

Michel Léger

Aux lecteurs fidèles de la Revue et à tous ceux qui nous apportent leur précieux et constant concours, je présente mes meilleurs voeux de bonheur et de paix pour l'an 1991.
Que chaque jour leur apporte les satisfactions morales et spirituelles qu'ils méritent.

[illegible]